FEMMES ET HOMMES DANS L'EGLISE

A TOUT VENT

BULLETIN INTERNATIONAL trimestriel décembre 1986 28

FEMMES ET HOMMES DANS L'EGLISE

14, rue Saint Benoît - 75006 Paris
Tél : 42 61 78 21

Bulletin international

SOMMAIRE

A TOUT VENT

Femmes et hommes partenaires, un défi, une urgence, *Alice Gombault* 3

Synode 1987 5

Les femmes veulent être là où le pouvoir s'exerce dans l'Eglise, *Marie Gratton-Boucher* 7

Le courage de la cohérence, *Gisèle Turcot* 15

Ministre africaine et développement, *Joséphine Ouedraogo* 17

Le travail du théologien dans le monde latino-américain, *Pablo Richard* 20

Catholiques ou non les Français sont favorables à des femmes prêtres, *Marie-Thérèse van Lunen Chenu* 22

Pas à pas vers la délivrance, *Geneviève Esmenjaud, B. de Dinechin* 25

"Compartiment pour dames", *Denise Peeters* 28

Echos de Magliaso, *Veerle Draulans* 31

Conscientisation féminine dans l'Eglise de Flandre, *Veerle Draulans* 33

Bibliographie 34

Lectures 35

Vous avez réagi .. 43

Ont contribué à la rédaction de ce bulletin en dehors des signataires d'articles : F. Ancellin, H. Fabry, J.P. Leconte, J. Padis, S. Zahler

Ce numéro 30 FF ABONNEMENTS 1987 (partant de Janvier)

France 100 F. Europe 115 FF, Autres pays 125 FF

A verser à FHE, 14 rue St Benoît, 75006 Paris
CCP : 16 12 25 A Paris

ISSN 0294-3700

Directeur de Publication : Jean-Pierre Leconte - Commission Paritaire n° 63-173
Réalisation : Imp. La Vie Nouvelle, 67 rue de Dunkerque, 75009 Paris
Dépôt légal : 4 e trimestre 1986

DLP 16-1-87004825

- Parole reçue, parole amie, parole partagée. La préoccupation d'un dialogue hommes-femmes dans la société et dans les Eglises, la volonté de travailler à promouvoir des relations de partenaires, nous les retrouvons avec joie, et de plus en plus souvent, dans les textes de groupes qui se signalent pourtant par d'autres spécificités.

- Parole relayée et communiquée. Et relayée avec plaisir :

"Tel est ce numéro d'*Incroyance et Foi*. Il voudrait aider, à sa place modeste, au dialogue homme-femme dans la société et dans l'Église. Les hommes, y compris les hommes d'Église, ont là un tournant, sinon une conversion à opérer, pour accueillir iréniquement la femme, cet « autre », mystérieux, déroutant, dangereux, comme tout un chacun, comme toute personne rencontrée. Ce monde sera peut-être plus humain lorsque homme et femme cesseront de se fixer l'un et l'autre dans une image ou des rôles rassurants ou inquiétants, lorsqu'ils accepteront la solitude de leur liberté et la vulnérabilité que provoque tout amour, toute relation où chacun se livre sans jamais « posséder » l'autre."

Ainsi s'achève l'éditorial du n° 39 des cahiers trimestriels du Service Incroyance et Foi :

"Femmes, Féminités, Religion".

Si cette conclusion était lue dans les assemblées de Femmes et Hommes dans l'Eglise des voix s'élèveraient pour demander comment les femmes pourraient accueillir iréniquement cet "autre" mystérieux qu'est l'homme ou le clerc quand il s'obstine à s'en tenir à des stéréotypes qui le protègent.

- Parole en œuvre de germination. Nombreux en sont les témoins dans ce numéro, chacune et chacun passionnés de faire que le Verbe se fasse chair en des paroles toujours étonnantes.

1987 1988

L'équipe de rédaction du Bulletin prépare, pour les prochains numéros, des dossiers sur des questions où la relation hommes-femmes est tour à tour élément et enjeu des débats.

Ici annoncés (*), les sujets de ces dossiers sont offerts à la sagacité des lectrices et lecteurs du Bulletin qui peuvent alerter l'équipe de rédaction sur des études, témoignages et autres documents particulièrement pertinents.

- Emigration
- Violence, agressivité et paix
- Stéréotypes hommes-femmes dans les manuels scolaires et éducatifs
- Nouvelles naissances
- Solitudes

(*) en plus du numéro qui fera écho aux travaux provoqués et stimulés par le Synode de 1987. Voir aussi pages 5 et 6 de ce numéro.

Femmes et hommes partenaires,

un défi, une urgence

Elue présidente de l'association le 14 juin 1986, Alice GOMBAULT contribue depuis bien plus longtemps à l'action et à la réflexion de Femmes et Hommes dans l'Eglise-France dont elle présente ici les orientations actuelles.

Les combats du féminisme sont venus à leur heure. Aujourd'hui, les jeunes femmes en récoltent les fruits, et le mot de "féminisme" leur paraît désuet. Jamais peut-être dans l'histoire, les femmes ne se sont vu offrir une telle palette de possibilités et une telle ouverture d'activités et de domaines.

Elles ont, en droit, l'égalité avec les hommes sur le plan professionnel. Les derniers bastions masculins sont tombés avec l'armée et le bâtiment dans lesquels les femmes peuvent aujourd'hui faire carrière. Elles disposent de la maîtrise de leur fécondité et s'offrent le plaisir d'avoir un enfant quand elles le veulent. Ces acquis que l'on s'accorde à trouver irréversibles mettent-ils le point final à la question des femmes, ou bien les difficultés ne resurgissent-elles pas à un autre niveau, aggravées parfois par ces acquis ?

Devant les multiples possibilités qui s'offrent à elles, les jeunes femmes d'aujourd'hui veulent investir dans tous les domaines : vie de couple, vie de mère, vie professionnelle, vie personnelle, et leur désir est légitime. On s'aperçoit cependant que cette ambition ne se réalise qu'au prix d'une surcharge énorme de travail et d'un très lourd investissement d'énergie. (Il est bien connu qu'une double journée de travail incombe aux femmes qui ont une famille et une profession). On s'aperçoit aussi que certaines activités sociales (éducation des enfants, soins aux personnes âgées, contacts et liens divers..) sont délaissées, au détriment de l'ensemble de la société. S'agit-il de renvoyer les femmes à leurs activités traditionnelles et de revenir à un cloisonnement des tâches entre les hommes et les femmes ? Certes, non ! La solution est à rechercher ailleurs.

L'image des femmes, que présentent bien des magazines, est celle de la réussite : les femmes y sont belles, élégantes, elles ont un, parfois deux, beaux enfants, un mari séduisant et une situation intéressante. Cette image les condamne en quelque sorte à la réussite. Toute tension, toute difficulté, tout échec risquent d'être considérés comme des anomalies, auxquelles ces images de rêve ne les auront pas préparées à faire face.

Enfin, la maîtrise de la fécondité, elle-même, malgré les immenses progrès qu'elle a apportés à la condition des femmes n'est pas sans retombées néfastes. Les retombées physiques ou psychologiques, de mieux en mieux combattues, demeurent cependant chez certaines femmes et à certains âges. Mais surtout, la responsabilité de la contraception, et donc de la conception, repose sur les femmes et cela n'est pas de nature à développer le sens de la paternité responsable. Les enfants en pâtissent et certains hommes expriment leur frustration. Comment faire pour que les acquis obtenus par les femmes et pour les femmes deviennent les acquis humains des deux sexes et qu'ils ne recréent pas, ailleurs et autrement, les déséquilibres qu'ils étaient censés combattre ?

Depuis sa fondation, l'intuition du groupe "Femmes et Hommes dans l'Eglise" a été de miser sur l'avènement de nouvelles relations entre les hommes et les femmes dans la société et dans l'Eglise. Améliorer et transformer le statut des femmes est une chose tout à fait nécessaire, mais ne pas envisager les répercussions de ces transformations sur le statut des hommes, c'est faire comme si les deux réalités humaines, la masculine et la féminine, étaient indépendantes l'une de l'autre, alors que, justement, elles n'ont de réalité et de sens que dans l'interdépendance.

Si les jeunes femmes sont libérées des combats que menaient leurs mères ou leurs grand-mères, où en sont leurs relations avec les hommes, face à eux et à côté d'eux ? Et en contre-point, qu'advient-il aux hommes face à de nouvelles femmes, à côté d'elles et avec elles ? Ont-ils trouvé un nouveau dynamisme dans un nouveau type de relation ? C'est assurément dans l'établissement de relations de partenaires entre les hommes et les femmes que nous voyons une solution. Il s'agit de développer les recherches tant théoriques que pratiques sur le partenariat. Quels exemples de relations de partenaires connaissons-nous ? A quelles conditions peuvent-elles se vivre ? Les hommes et les femmes risquent-ils d'y perdre leur identité ou de s'y épanouir ?

C'est pour essayer de répondre à ces questions que l'association "Femmes et Hommes dans l'Eglise - France" oriente actuellement ses actions :

Synode sur les laïcs, octobre-novembre 1987

- A l'occasion de ce synode, FHE va convier tous ses lecteurs et sympathisants à se lancer dans une campagne de presse, par le biais du courrier des lecteurs des journaux, magazines et revues diverses. Il s'agit, de cette façon, d'exprimer l'urgence de l'avènement de relations de partenaires, tant entre hommes et femmes, qu'entre laïcs et clercs.
- Un projet du groupe serait de pouvoir attester à Rome même, au moment du Synode, la possibilité de vivre en partenaires, en animant un lieu de vie et de rencontres où l'humour tiendrait sa place.

Colloque : "Femmes et Hommes dans L'Eglise" a vingt ans.

Un colloque voudrait préparer l'an 2000, en rendant visible tout ce qui se vit déjà selon une relation de partenaires. La date de 1990 est retenue pour cette action.

Les progrès de nos sociétés et le développement des potentialités de chacun et de chacune rendent plus urgentes que jamais la recherche et l'établissement de nouvelles relations, non seulement entre hommes et femmes, mais aussi entre cultures et nations. Il appartient aussi à l'Eglise de mettre en pratique le modèle de relation que Dieu tente de nouer avec les hommes, lui qui s'est fait notre partenaire, et de peser sur les mentalités individuelles et collectives de tout son poids symbolique, en commençant à lever les obstacles au partenariat en son propre sein.

Alice Gombault,
Paris

SYNODE 87 - SYNODE 87 - SYNODE 87

PRESENCE A ROME PENDANT LE SYNODE

Présentation du projet

- L'association FHE-France organisera une présence à Rome pendant le temps du Synode. La visée première est de vivre, là, une autre façon de se rassembler où femmes et hommes, clercs et laïcs, prennent le temps de réaliser ce qui motive leur adhésion à FHE et qu'ils ne peuvent vivre de la même manière dans le contexte de réunions grignotées sur l'agenda ou dans le cadre des rencontres nationales quand l'ordre du jour y est trop chargé.

- Toutes les possibilités de rencontres avec des amis présents à Rome à l'occasion du Synode, voire avec des acteurs directs du Synode si l'opportunité se présente, et aussi des amis italiens, seront intégrées à ce projet. Le groupe présent à Rome viendra avec les matériaux qui jalonnent le travail de l'association et les apports reçus des autres groupes de France et d'ailleurs.

- Visites et rencontres auront aussi pour but d'approfondir ensemble comment les chrétiens des différents siècles ont rendu possibles, à Rome, des ouvertures dont nous pouvons prendre le relais.

- Ouverte pendant deux semaines, cette présence offre la possibilité de séjours plus courts selon les possibilités des un/e/s et des autres. Une permanence assurera la continuité et la mémoire de ce qui aura été vécu à cette occasion et préparera un produit de plus large communication à partir de ses échanges. Sérieux et humour seront invités à faire bon ménage.

- Une rencontre préalable en mai ou juin est prévue pour réfléchir aux enjeux concrets d'une telle forme de présence, en fonction de ce que peut représenter FHE dans son ensemble.

- Si vous êtes d'ores et déjà intéressé/e par ce projet faites-le savoir au secrétariat de FHE-France, 14 rue St Benoît, 75006 Paris.

Parmi les livres et revues en lien avec le thème du Synode, nous avons reçu et signalons :

"Des laïcs autrement", d'Alain WEIDERT.
Foi Vivante. Paris, Cerf, 1986. 159 p.

et le numéro d'octobre de RELATIONS :

"Le Synode sur les ~~des~~ laïques" *(voir extrait pp. 15-16)*

SYNODE 87 - SYNODE 87 - SYNODE 87

FHE BELGIQUE

En co-signature avec le Centre de Recherches et de Rencontres de Liège, en solidarité avec l'A.C.I., l'A.C.R.F., "Femmes Chrétiennes de Belgique" et "Feuilles Familiales/Mouvement pour le Couple et la Famille", le groupe FHE-BELGE a lancé, le 15 novembre 1986, une invitation à la réflexion sur la place des femmes dans l'Eglise.

...

- Dans votre paroisse, votre mouvement, groupe ou organisation, quelle place, quelles responsabilités sont reconnues aux femmes ? Y a-t-il un véritable partage du pouvoir et des responsabilités, dans les situations vécues, entre hommes et femmes ?

- Dans quelle mesure les femmes touchées par la crise actuelle et ses difficultés trouvent-elles compréhension et soutien effectifs auprès de l'Eglise, et plus spécifiquement auprès de votre paroisse, mouvement, groupe ou organisation ?

Ces questions ne sont pas destinées à un sondage ni à une enquête. Nous désirons seulement attirer votre attention et vous faire prendre conscience de points qui nous paraissent essentiels pour l'avenir de la société et de l'Eglise. Cependant, si vous désirez communiquer avec nous, nous recevrons vos réflexions avec beaucoup d'intérêt.

FHE FRANCE

Petit pas vers le "Synode ... des laïcs"

Dans son numéro de décembre 1985 le bulletin FHE nous invitait à préparer le synode des évêques à Rome en 1987 sur le thème "Vocation et mission des laïcs dans l'Eglise et dans le monde".

Notre petit groupe s'est réuni quatre fois. Le partage de nos expériences nous a permis de répondre à quelques-unes des questions proposées par l'évêque des Hauts de Seine. Sachant qu'il avait l'intention de rédiger un document nous avions demandé au Père Favreau de "prendre en considération ... les points qui nous tiennent à cœur sans les fondre dans une synthèse diffuse" et de nous communiquer ses réflexions.

En septembre nous recevions le "devoir de vacances du P. Favreau (22 pages !). Le texte reprend et cite quelques passages essentiels des communications des groupes de travail.

Nous notons avec intérêt que la question de "la place de la femme dans l'Eglise" est appelée par notre évêque "question décisive que le synode ne devra pas ignorer" (p.10) et aussi "comment éviter qu'une discrimination ne persiste entre les hommes et les femmes là où des ministères peuvent être confiés" (p.20).

Nous avions écrit et le P. Favreau nous a cités : "Nous ne pouvons militer pour l'autogestion et l'égalité des droits des hommes et des femmes en acceptant que l'Eglise reste dans une structure hiérarchisée et masculine. L'Eglise conserve des discriminations fondées sur le sexe alors que celles-ci sont combattues dans la société civile même sur le plan international".

Et maintenant ... ?

Nos évêques viennent de se réunir à Lourdes. Quelles suites donneront-ils ?

Et nous ? Notre équipe aimerait savoir où en sont les autres groupes de travail de FHE ?

Un groupe
des Hauts de Seine

La revue Notre-Dame (Québec) octobre 1986, présente un dossier élaboré par Elisabeth J. LACELLE, théologienne, professeure à l'Université d'Ottawa.

Il est construit à partir de quatre questions-clé.

1. Le point de non retour

   Ce n'est pas d'hier que les femmes luttent pour leurs droits. Mais aujourd'hui une étape humaine décisive a été franchie.

2. Le mur à franchir.

   Alors que la question des femmes dans la société a connu un déplacement, celle des femmes dans l'Eglise est restée au statu quo ou presque.

3. La tentation de l'intransigeance.

   Le mouvement des femmes en Eglise soulève des questions et propose des visions d'Eglise qui méritent d'être étudiées. Mais son intransigeance ne facilite pas toujours les choses.

4. L'heure de la lucidité.

   La femme et l'homme sont appelés à participer ensemble à l'aventure de la famille humaine, dans la société comme dans l'Eglise.

Revue Notre-Dame :
C.P. 400, Sillery, Québec G1T 2R7.
Ce n° a été diffusé à 45.000 exempl.

Une entrevue de Marie GRATTON BOUCHER, théologienne, enseignante à l'Université de Sherbrooke, annonce clairement la couleur :

Les femmes veulent être là où le pouvoir s'exerce dans l'Église.

Nous publions ici la première partie de cette entrevue. FHE, n° 29, vous en offrira la deuxième partie.

- **Dans la société civile, les femmes ont pris, en principe et en droit, la même place que les hommes. Aussi, n'est-ce pas un problème créé de toutes pièces que de se demander: quelle est la place des femmes dans l'Église, comme si elles devaient avoir une place particulière?**

Il faut d'abord dire que les femmes n'ont pas dans la société toute la place à laquelle elles auraient droit. Certains acquis sont récents et par conséquent fragiles. Je tiens à attirer l'attention sur le fait que ce ne sont pas les femmes qui réclament une place particulière dans l'Église, mais plutôt l'Église qui leur en assigne une. Personnellement, je ne m'interroge pas sur la place que je dois occuper, puisque je l'ai déjà trouvée. Mais si un grand nombre de femmes attendent qu'on précise la leur, c'est qu'elles n'ont pas été préparées à mener une telle recherche. Quoi qu'il en soit, la femme doit avoir sa place partout dans l'Église. S'il est vrai que la femme est victime de discrimination dans la société civile, dans la société ecclésiale, c'est pire. On se plaît encore à cantonner la femme dans des rôles précis: sa place serait à la maison auprès des enfants, au sein d'associations caritatives ou bien dans l'enseignement catéchétique, mais jamais là où le pouvoir s'exerce. Pourtant, bon nombre de femmes ont tout ce qu'il faut, talents et formation, pour accomplir beaucoup plus qu'elles ne le font à l'heure actuelle. Voilà pourquoi, elles acceptent de moins en moins que les rôles soient attribués en fonction du sexe, ce qui en fait relève d'une structure patriarcale où le pouvoir a été traditionnellement aux mains des hommes.

Au fond, ce que réclament les femmes, c'est un plus juste partage des responsabilités, non seulement dans l'Église, mais aussi dans la société et au sein de la famille. C'est là un mouvement irréversible. Concrètement, au sein de l'Église, cela signifie que le baptême devrait accorder aux hommes comme aux femmes les mêmes droits. De sorte que ce n'est pas une place particulière que les femmes veulent obtenir dans l'Église, mais plutôt ce que j'appellerais la reconnaissance du fait qu'elles sont des membres à part entière et, conséquemment, la possibilité d'être présentes, au même titre que les hommes, là où les décisions se prennent.

- **On dit des ministères dans l'Église qu'ils sont des services. Ils n'en sont pas moins des pouvoirs. Est-ce pour cela que les femmes les veulent?**

Je dois vous avouer que j'ai senti le besoin d'aller vérifier dans le dictionnaire la définition précise du mot pouvoir. Démarche éclairante, car ce terme veut dire tout à la fois «être capable de, être en mesure de» et «avoir le droit, l'autorisation, la permission». Ce mot a donc deux significations différentes mais qui sont profondément liées. En effet, l'expérience n'indique-t-elle pas que pour être en mesure de faire quelque chose, il faut y être autorisé? Ou encore pour réaliser un projet, force nous est d'en avoir les instruments. L'activité politique nous en donne un bon exemple. En ce sens, peut-on reprocher aux femmes de vouloir se donner les leviers nécessaires à une action efficace? Si le pouvoir n'est pas mauvais pour les hommes, pourquoi le serait-il pour les femmes?

Ceci dit, lorsqu'on parle du pouvoir des femmes dans l'Église, on a le plus souvent à l'esprit la seconde signification, c'est-à-dire «avoir l'autorisation, recevoir le mandat». Cela, la hiérarchie ne veut pas le leur accorder. Et puis beaucoup de femmes associent l'exercice du pouvoir à la domination et donc hésitent ou renoncent à le revendiquer. C'est comme si l'accès au pouvoir était le vestibule de l'abus de pouvoir. Ce n'est certes pas par hasard que les femmes associent l'exercice du pouvoir à la domination ou à l'abus. Il n'en demeure pas moins que cette association agit à la manière d'un prisme déformant. Ce qui a pour fâcheuse conséquence d'empêcher d'envisager le pouvoir comme un moyen d'accomplir des choses et éventuellement, au sein de l'Église, de servir non pas dans des rôles imposés mais plutôt dans des fonctions qui permettent à chaque personne de développer au maximum ses ressources. En fait, rien ne saurait justifier une forme ou l'autre de discrimination. Au contraire, elles doivent être dénoncées, au risque parfois de choquer. Autrement dit, dans la mesure où l'exercice du pouvoir n'est pas une occasion de dominer mais un levier pour une action efficace, on ne comprend pas pourquoi les femmes devraient en être exclues. Or, tels qu'ils sont conçus actuellement, ce sont les ministères qui confèrent le pouvoir au sein de l'Église, puisque seuls les clercs sont à même de légiférer. Ils ont aussi le pouvoir dit de sanctification à travers la vie sacramentelle. En outre, par le biais de la direction spirituelle par exemple, ils détiennent un autre pouvoir que l'on pourrait qualifier de psychologique.

Je veux bien croire que l'ensemble du clergé dispose de ces pouvoirs dans un esprit de service. Mais pourquoi vouloir à tout prix en garder l'exclusivité? Pourquoi les femmes ne seraient-elles pas capables d'en faire autant? Si les pouvoirs conférés aux hommes par les ministères ne sont actuellement entachés d'aucun abus, pour quelles raisons les femmes, elles, en abuseraient-elles? Aurait-on peur qu'elles imitent la façon dont les hommes s'en sont déjà servis? Chose certaine, l'objectif poursuivi par les femmes qui réclament davantage de pouvoir dans l'Église n'est pas de dominer les hommes. Elles veulent plutôt faire profiter l'ensemble de la communauté de toutes leurs ressources intellectuelles et affectives. D'ailleurs, l'Église est-elle dans une situation à ce point satisfaisante qu'elle ne puisse pas tirer profit du renouveau qu'apporterait certainement la présence de femmes là où le pouvoir s'exerce?

- **Au-delà de la prise de pouvoir, quelle est l'intention des femmes en voulant devenir prêtres, évêques ou pape?**

Votre question m'oblige à réaffirmer que c'est dans une perspective de renouveau que les femmes réclament le droit au pouvoir dans l'Église et non pas pour perpétuer les structures actuelles. C'est là, je le reconnais, ma perception et je n'ai pas ici la prétention de parler au nom de toutes les femmes. Car il existe de toute évidence des femmes qui souhaitent devenir prêtres, évêques, voire même pape. Cependant, j'ai l'impression que la majorité des femmes ne souhaitent pas s'inscrire dans cette dynamique. Par contre, les femmes qui

militent en faveur d'un pouvoir accru sont aux prises avec un dilemme: ou bien accepter temporairement de vivre dans les structures actuelles en espérant les transformer de l'intérieur ou bien refuser un système jugé mauvais par essence. Celles qui optent pour le second choix perçoivent la structure actuelle de l'Église comme sexiste et plus encore comme favorisant l'établissement de classes, notamment celles des clercs et des laïcs. Heureusement, cette distinction est aujourd'hui remise en question dans les milieux théologiques. En d'autres mots, un grand nombre de femmes souhaitent tout simplement que l'exercice du pouvoir laisse place à plus d'imagination. Car, dans l'Église, on a l'impression que l'on fonctionne sur des acquis. On reproduit des structures, comme s'il n'y avait pas moyen de penser à autre chose, de procéder de façon différente. Il faudrait sans doute revenir à la dynamique de l'Église primitive qui n'était pas uniforme dans sa structuration. Les Églises fondées par S. Paul reposaient davantage sur les ministères octroyés en fonction des dons de chacun, tandis que celle de Jérusalem était plus hiérarchisée parce que plus proche de l'héritage juif.

Au fond, beaucoup de femmes, et d'hommes, je l'espère, rêvent d'une Église qui serait tout entière ministérielle, une Église où chacun aurait un rôle qui ne serait pas déterminé pas l'état de vie ou par le sexe, mais qui dépendrait du talent des personnes. Cette façon de faire ne serait pas nouvelle puisque dans les communautés primitives, on confiait des responsabilités pour des temps limités, selon les disponibilités et les ressources de chacun, de chacune. De sorte que personne n'était obligé de jouer le rôle d'homme-orchestre. De nos jours, on demande à nos pasteurs d'être de telles personnes. Or il est utopique de demander à quelqu'un d'exceller dans tous les domaines. Pourquoi alors ne pas accepter de diversifier les fonctions, en tenant compte des talents de chacun sans référence à la distinction clercs-laïcs et au sexe des individus?

Bien sûr, certains prétendent que des changements peuvent s'opérer en ce sens sans que le sacerdoce ne soit accessible aux femmes. On se retrouve alors devant le dilemme dont j'ai parlé précédemment. Car la structure ecclésiale étant ce qu'elle est, pour espérer changer les mentalités et les faits, il faut avoir sa place dans les structures où s'exerce le pouvoir. Or, l'Église prétend ne pas pouvoir opérer de telles modifications parce que la structure ecclésiale actuelle serait l'expression de la volonté de Dieu. Les femmes sont donc acculées à un mur.

- **Les femmes se sentent-elles particulièrement brimées par la morale de l'Église, notamment par la morale sexuelle?**

Je ne crois pas qu'il soit exagéré d'affirmer que l'Église a fait de la soumission, de l'obéissance et de la subordination de la femme un principe fondamental de ses législations. Dans cette perspective, le poids de la morale de l'Église ne pouvait être que plus lourd pour les femmes. En outre, le fait qu'on ait considéré le système patriarcal comme l'expression de la volonté de Dieu n'est pas venu améliorer les choses. Car cette façon d'exercer l'autorité me semble être fondamentalement l'expression, à l'époque moderne, d'une morale bourgeoise, donc essentiellement

conservatrice. Cependant, au plan de la morale sexuelle, il faut reconnaître que l'Église a toujours soutenu qu'hommes et femmes avaient des devoirs égaux. De sorte que théoriquement du moins, les femmes n'auraient pas dû être brimées. Mais pratiquement, il en a été autrement. En effet, leurs écarts de conduite ont toujours été perçus comme plus lourds de conséquence que ceux des hommes. Les adultères des femmes ont toujours été jugés très sévèrement alors que les hommes pouvaient compter sur plus de tolérance. Encore aujourd'hui, il n'est pas rare qu'une femme violée soit considérée comme une coupable et non comme une victime, le violeur ayant supposément été harcelé par la femme.

Les prises de position de l'Église sur la contraception ont aussi davantage touché les femmes. Les méthodes dites naturelles obligent la femme à s'abstenir de relations au moment où son désir sexuel est le plus fort. Mais pour peu qu'on y pense, il n'y a rien d'étonnant à ce qu'on ait si peu tenu compte du plaisir et du désir chez la femme. En caricaturant un peu, je dirais qu'on a longtemps entretenu l'idée que la femme était là pour porter les enfants, les mettre au monde et les éduquer sans que l'on se préoccupe par ailleurs de savoir si elle le faisait avec plaisir. D'ailleurs le plaisir lui-même a toujours été suspect. La morale sexuelle catholique a sans cesse fait preuve d'une grande méfiance à l'endroit du plaisir. C'est là une tradition qui remonte à S. Augustin. Mais malheureusement, la doctrine officielle de l'Église aujourd'hui est encore exactement celle-là. Et vous avez là un cas évident où la position de l'Église aurait été différente si les femmes avaient eu un mot à dire dans l'élaboration de l'éthique sexuelle. Je tiens à souligner que pour faire un bon choix moral, il faut tenir compte du motif qui fait agir, du moyen que l'on prend et de la fin poursuivie. Dans les choix en matière de contrôle de la fécondité, l'Église a tendance à trop s'arrêter sur le moyen, c'est-à-dire la méthode dite naturelle par rapport aux méthodes dites artificielles, sans suffisamment tenir compte du motif qui peut être d'ordre médical, financier ou autre. Cette fixation paraît déraisonnable surtout si l'on pense que la fin poursuivie est exactement la même: empêcher une nouvelle conception.

- **Les théologiennes sont-elles plus larges que les théologiens sur ce point?**

Je puis affirmer que les théologiennes ne sont pas plus larges que les théologiens au sens où elles seraient laxistes. Par contre il a été démontré que le processus de décision morale chez la femme est différent de celui de l'homme. Et ce n'est pas quelque chose d'inné, mais d'appris. Il existe des tests qui le révèlent. On a obligé des écoliers et des écolières à faire des choix moraux difficiles. Par exemple, on leur a dit: « Votre maman est gravement malade. Vous n'avez pas l'argent nécessaire pour vous procurer le médicament qui pourrait la sauver. Qu'allez-vous faire? » Dans une proportion impressionnante, les garçons choisissaient de voler le pharmacien, s'il refusait son aide, tandis que les filles, elles, décidaient de négocier jusqu'à ce qu'elles aient obtenu ce qu'elles voulaient. En fait, les femmes ont davantage appris à avoir recours à la négociation alors que les hommes ont plutôt été habitués à obtenir ce qu'ils veulent par la

force. De sorte qu'à partir de principes, les hommes ont plus tendance à s'imposer coûte que coûte, convaincus que leur façon de faire est la seule bonne, tandis que les femmes, à partir des mêmes principes, négocieront pour parvenir à leur fin. De plus les femmes ont appris à se soucier davantage des autres dans leurs décisions morales. Une Américaine, Carole Gilligan, a trouvé une expression qui exprime bien cette réalité: «Taking care». Prendre soin des autres, c'est cela que les femmes ont appris. Elles ne sont pas meilleures que les hommes pour autant. Elles ont tout simplement des acquis différents. Ce qui, en morale, se traduit par un processus de décision différent de celui des hommes. Et je suis convaincue qu'elles peuvent ainsi contribuer à un profond renouvellement de l'éthique.

- **Beaucoup de femmes font leurs études en théologie. Que faut-il attendre de ce mouvement?**

J'ai été très marquée, il y a de cela une vingtaine d'années, par une affirmation de Jean Lemoyne dans un ouvrage intitulé *Convergences*. Il soutenait que la théologie serait à moitié pensée aussi longtemps qu'elle ne serait pas pensée par les femmes. Ceci dit, que faut-il attendre de la présence des femmes en théologie? Je dirais spontanément: une véritable révolution, rien de moins. D'ailleurs, les théologiens qui sont en contact avec des théologiennes reconnaissent que bon nombre d'aspects de différentes questions leur avaient échappé et qu'ils avaient eu tendance à projeter leur univers mental dans la réflexion théologique. De sorte que l'espèce d'adéquation entre mâle et humanité est en train d'éclater, l'humanité ne pouvant être réduite au seul univers masculin. Concrètement, avec l'arrivée des femmes dans les cercles théologiques, c'est une autre sensibilité, une autre expérience qui est venue ouvrir des perspectives. Il arrive parfois que l'on me dise que mon approche est biaisée parce que je suis femme, mariée. C'est sans doute vrai. Mais les hommes, notamment les clercs, auraient-ils la prétention de poser sur la réalité un regard global et objectif? Je veux bien admettre que mon jugement soit partiel et partial à condition toutefois que mes interlocuteurs reconnaissent leurs propres limites.

Cette révolution que provoque la présence des femmes en théologie ne se limite pas au seul domaine de la morale. En fait, tous les secteurs de la théologie sont touchés: la dogmatique, l'ecclésiologie, la liturgie, la spiritualité. La théologie traditionnelle était un reflet exact du système patriarcal, hiérarchique. Des passages des épîtres de S. Paul sont, de toute évidence, tributaires de ce système patriarcal. Or, si dans la société civile ce mode de structuration s'est modifié, dans l'Église un tel changement rencontre beaucoup de résistance. En fait, on perpétue dans l'Église des structures périmées au-delà de toute mesure et de tout bon sens, des structures, me semble-t-il, qui méritent d'être repensées en profondeur.

En outre, on entretient des images inscrites dans l'inconscient collectif qui, elles aussi, pourraient être l'objet d'un sérieux examen. Je pense entre autres à la présentation de Dieu comme Père. Il est pourtant évident que la paternité divine ne saurait être conçue à la manière

Y. LABBÉ

«Le péché de sexisme est une tache sur l'image de l'Église.»

humaine. Dieu n'est pas un père au sens où les hommes le sont. Pourquoi l'image de la mère ne conviendrait-elle pas pour exprimer quelque chose de la nature de Dieu? D'autant plus que dans l'Ancien Testament, les prophètes ont utilisé des symboles féminins pour parler de Dieu. D'autres questions surgissent lorsque les femmes participent à l'expression liturgique. Elles mettent en évidence des aspects de la foi qui, jusque-là, étaient demeurés dans l'ombre. Ainsi, on affirme que seuls les hommes peuvent accéder au sacerdoce parce que le Christ était un homme. Or quels sont les gestes que le prêtre ou l'évêque accomplit au cours des célébrations liturgiques? On le voit répandre de l'eau, laver symboliquement l'enfant au baptême, réconcilier dans le sacrement du pardon, oindre d'huile dans la confirmation, partager le pain à l'eucharistie, etc... Tous des gestes qui sont posés par les femmes dans la vie quotidienne: laver, réconcilier, nourrir. Il faudra bien qu'on m'explique un jour les raisons pour lesquelles ces gestes perdraient leur valeur sacramentelle du fait qu'ils seraient posés par des femmes dans un contexte religieux alors qu'ils sont pleins de sens au coeur de la vie de tous les jours. Pourquoi seuls les hommes

seraient-ils à même de faire de ces gestes, reconnus comme féminins, des signes de grâce?

En fait, les femmes ont soulevé en théologie bon nombre de questions gênantes. Et on ne pourra pas les oublier car les femmes ne lâcheront pas prise avant qu'elles n'aient reçu de réponses satisfaisantes. Le poète Aragon disait que: «La femme est l'avenir de l'homme». Pour ma part, je me demande si les théologiennes ne sont pas dans une certaine mesure l'avenir de «Dieu parmi nous». Car les femmes sont en train de renouveler la conception de l'incarnation. Elles mettent en relief le fait que Dieu ne s'est pas fait d'abord mâle mais bien personne humaine. Et ainsi, tant que les femmes n'auront pas accès à la plénitude des droits, à la fois dans la société et dans l'Église, il manquera quelque chose à l'incarnation.

- **Peut-on se réclamer de l'Évangile et de la Tradition pour assigner à la femme une place subordonnée à celle de l'homme dans l'Église?**

Jésus était un homme de son temps, ce qui ne l'a pas empêché par ailleurs de transgresser bon nombre de tabous. En fait, Jésus a eu à l'égard des femmes des comportements qui ont été jugés sévèrement par les autorités en place. Il faisait bon accueil aux femmes, aux enfants, voire même aux pécheresses. Ce n'était pas très sérieux pour un prophète. Bien plus, il a choisi des femmes comme interlocutrices privilégiées, leur faisant jouer un rôle important. Il est pour le moins significatif que ce soit des femmes qui aient été les premières à porter la Bonne Nouvelle de la résurrection. Mais on oublie facilement cet aspect de l'Évangile pour rappeler que Jésus n'a pas choisi de femmes comme apôtres. Et s'il ne l'a pas fait, lui qui ne manquait pas d'occasions d'innover, c'est qu'il ne le voulait pas.

C'est mal poser la question, me semble-t-il, que d'argumenter ainsi. Il y a beaucoup de choses que Jésus n'a pas faites et que l'Église s'est crue autorisée à faire. L'exemple est peut-être un peu gros, mais je pense ici au Collège des cardinaux ou encore aux structures complexes dont s'est dotée l'Église. Ce n'est pas Jésus qui a voulu cela. De même il y a des choses que Jésus a faites et que l'Église ne reproduit pas, ou si peu. Il a chassé les vendeurs du temple alors qu'il n'est pas rare que nos sanctuaires soient entourés de boutiques de tous genres. Pourtant, on ne s'en formalise pas. Aussi, s'il est clair que Jésus n'a pas choisi de femmes comme apôtres, cela n'est pas pour autant un argument décisif. Surtout si l'on songe au fait que son milieu ne le permettait pas. Qu'en est-il maintenant de la Tradition? Comme je le disais précédemment, les Églises fondées par l'apôtre Paul étaient pleines d'imagination, créatrices dans leur façon de distribuer les ministères. Et les femmes y occupaient une grande place. Paul les salue comme ses collaboratrices. S'il en vint un jour à leur recommander de garder le silence, c'est que les femmes avaient pris la parole. On ne demande pas à un silencieux de se taire. En fait, les écrits pauliniens renferment de nombreux témoignages laissant deviner la place importante qu'occupaient alors les femmes au sein de ces communautés. Mais le dynamisme de ces Églises primitives est

rapidement apparu comme une menace pour l'ordre établi. De sorte que les femmes ont vite été ramenées à leur rôle traditionnel. Une autre victoire du patriarcat, cette fois sur le dynamisme de l'Église primitive où les charismes avaient une grande influence. Un autre élément qui, dans la Tradition, a influé sur la place réservée aux femmes dans l'Église, ce sont les tabous entourant la sexualité. Ce n'est un secret pour personne: femme et sexualité sont facilement identifiées. Or, la sexualité et le sacré apparaissent comme des pôles qui, lorsqu'ils se rapprochent, deviennent facilement explosifs. Ces archétypes, le christianisme en a hérité du judaïsme et même des religions païennes. La femme devient alors, à toute fin pratique, symbole du péché. La méfiance et le mépris envers la femme se sont ainsi installés. Dans son ouvrage *La Peur en Occident*, Jean Delumeau reprend ces thèmes, démontrant que la méfiance et le mépris s'enracinent dans la peur. En un mot, les femmes font peur. Lorsque l'on a saisi cela, ce qui a été vécu et ce qui se vit autour des questions qui nous intéressent ici s'explique en grande partie. Mais à un moment ou l'autre, il faut faire un brin de ménage dans notre inconscient, et savoir discerner entre danger réel et menace provenant de notre imaginaire.

- **Une féministe radicale peut-elle demeurer dans l'Église?**

Votre question en suscite une autre: qu'est-ce qu'une féministe radicale?

... suite n° 29.

Le courage de la cohérence

Cent fois sur le métier remettez votre courage ... La maxime que nous trouvons judicieuse dans le travail littéraire s'avère pertinente en pastorale, à l'heure où les évêques se préparent au Synode de 1987 sur la mission des laïcs dans la société et dans l'Eglise. Elle garde tout son à-propos quand il s'agit du rôle des femmes, cette catégorie de laïcs à qui le nouveau droit ecclésial ne reconnaît pas encore les mêmes prérogatives qu'à leurs collègues masculins. A celles et ceux qui s'impatientent de la récurrence de cette préoccupation, je dirais volontiers que "cent fois, cent fois c'est pas beaucoup ..." pour la cause.

Bien sûr, à côté des catholiques américaines, notre situation est enviable. Elles attendent encore à la porte de la Conférence épiscopale la faveur d'être entendues en personnes. Elles ne verront qu'en mai 1987 le premier projet d'une lettre pastorale qui sera soumise à la consultation publique, puis finalement proposée, dans sa troisième version, au vote de l'assemblée plénière des évêques américains de novembre 1988. Entre-temps, elles s'affairent à établir un plan d'action pour la prochaine décennie, un projet qui ne manquera ni de profondeur ni de vigueur si l'on en juge par les sujets inscrits à l'ordre du jour d'un colloque qui s'est tenu à Washington, du 10 au 12 octobre.

Le dialogue amorcé ici même au Canada depuis 1971 a marqué des points mais il a atteint un seuil critique en octobre 1984, alors que le rapport du Comité "ad hoc" de la CECC, présidé par Elisabeth J. Lacelle, fut sauvé in extremis des attaques dont il était l'objet. Ce dialogue est à nouveau menacé, ce qui oblige à remettre l'ouvrage sur le métier.

La menace, cette fois, est venue du côté où on l'attendait le moins, c'est-à-dire d'un réseau de femmes, principalement de la partie anglophone du pays. Suite à la publication, par la CECC, du dossier d'animation sur "Les femmes dans l'Eglise"(*)en mai 1985, l'association des "Women For Life, Faith and Family" présenta une pétition de 1860 signatures protestant de leur allégeance à l'enseignement officiel de l'Eglise et de leur loyauté à Jean-Paul II. Cette manière de vouloir atténuer le leadership de l'épiscopat canadien à propos de la participation des femmes à la vie et à la mission ecclésiales n'aurait eu que peu d'impact si elle n'avait été suivie d'une autre initiative publique du même groupe : la préparation d'un instrument d'animation qui se voulait une alternative au dossier publié par la CECC ; les porte-parole du WLFF demandaient aussi pour leur texte l'approbation des évêques. Ce que la Commission épiscopale des ministères et de l'apostolat devait leur refuser, jugeant le geste pastoralement inopportun. La conférence épiscopale manifestait ainsi la cohérence qu'on attend d'elle en pareille circonstance.

Les tensions ne se sont pas résorbées pour autant. Si des évêques - ou d'autres membres du peuple de Dieu - se donnaient comme seule ligne de conduite d'être à l'écoute des voix qui expriment ce type de contestation, ils s'exposeraient à oublier le fond du problème qui est posé à la conscience ecclésiale. Le débat ne se réduit pas à un choix entre des tendances progressistes ou conservatrices. Il s'agit de reconnaître jusqu'au bout la dignité que confèrent aux femmes aussi bien qu'aux hommes, le baptême et l'appartenance au peuple de Dieu, et d'en tirer les conséquences. Que des obstacles culturels s'interposent sur le chemin de l'actualisation de cet objectif ne peut changer le mystère en cause, même s'il convient d'en tenir compte dans le choix du parcours.

Une autre manière de considérer la question des femmes, comme celle des laïcs, consiste à opposer sagesse et prophétisme. La prudence ne dicte-t-elle pas de mettre au tiroir les préoccupations qui irritent ? Mais nous savons qu'un jour ou l'autre, la vie ou la nécessité nous obligeront à un consentement qui n'aura plus alors aucune valeur prophétique. Faut-il vraiment choisir ?

Un choix s'impose dans la ligne de la fidélité aux premières intuitions. Or, en ce qui concerne la place des femmes dans l'Eglise, jamais les évêques du Canada ne sont allés aussi loin qu'au synode de 1971 lorsqu'en leur nom, le cardinal Flahiff affirmait : "Malgré une tradition vieille de plusieurs siècles contre les ministères féminins, nous croyons que les signes des temps (dont le moindre n'est pas le fait que déjà des femmes exercent avec succès des tâches apostoliques et pastorales), que ces signes donc nous pressent d'entreprendre l'étude de la situation présente et des possibilités pour l'avenir ... Plusieurs ont commenté la diversification croissante des ministères en liaison avec les ministères propres aux laïcs. Mais personne n'a soulevé la question des "ministères de la femme". C'est la question que je pose : est-ce que tous les nouveaux ministères seront réservés aux hommes ?"

Les évêques canadiens ne sont plus les seuls à poser ce diagnostic. Les épiscopats de Grande-Bretagne, des Etats-Unis et d'Allemagne l'ont repris au synode extraordinaire de 1985. Lorsque les premières intuitions sont partagées par d'autres Eglises, on n'est pas loin de reconnaître qu'elles peuvent être l'œuvre de l'Esprit.

Gisèle Turcot,
Montréal

in : Relations, oct. 1986
8100 Bvd St Laurent
Montréal H2P 2L9 Canada

(*) Nous pouvons vous adresser ce dossier d'animation annoncé dans FHE, n° 24, p. 49. (50FF).

Ministre africaine et développement

Le Comité Français contre la Faim avait, le 17 avril 1986, organisé un colloque à l'UNESCO sur le thème :

"Femmes et Développement".

Il est intéressant que la présidence et le discours d'ouverture aient été confiés à une femme africaine Madame Joséphine OUEDRAOGO, ministre de l'essor familial et de la solidarité nationale du Burkina Faso qui fit forte impression.

Dénonçant les mécanismes économiques internationaux et les inégalités des partenaires Madame Ouedraogo aurait pu manifester de l'amertume. Au contraire elle fait œuvre constructive en affirmant que les femmes, par leur détermination, ayant tout perdu, sauf la foi en elles-mêmes, peuvent s'emparer des espaces technologiques ou culturels.

Mieux encore, c'est en parlant de la vie en termes d'épanouissement de la personne et non de besoins alimentaires et de croissance économique que Madame Ouedraogo obtient l'adhésion de son auditoire.

(Exposé annoncé n° 26 p.38).

Je voudrais tout d'abord exprimer ma gratitude au Comité Français contre la Faim pour l'honneur qui m'a été accordé de présider l'ouverture de ce colloque dont le thème est d'une importance capitale.

Parler de la faim aujourd'hui s'impose, car l'amélioration récente des conditions pluviométriques en Afrique est en train de nous faire oublier ce qui constitue le lot quotidien de près de plusieurs centaines de millions d'êtres à travers l'Afrique, l'Amérique latine et l'Asie. Durant quelques mois, l'opinion internationale, sous la conduite des médias, s'est émue de la situation de femmes et d'enfants d'Ethiopie, du Sahel, et d'Afrique australe lors de la toute récente sécheresse.

Des centaines de milliers de tonnes de vivres et de médicaments leur ont été déversés parce que la faim a été d'abord présentée comme une rupture de stocks. En effet, les réserves familiales se sont épuisées, mais elles sont quasi inexistantes depuis plus d'une décennie déjà.

L'absence de puits a fait basculer ce qui n'était qu'un équilibre apparent.

Faim, pauvreté et sous-développement ont été définis et décrits par des indicateurs qui ont pris en compte toutes les variations possibles : il en ressort que 40 % des peuples du Tiers Monde, soit 800 millions d'êtres, sont pauvres, et les femmes constituent la majorité de ces pauvres du Tiers Monde.

En ce 20ème siècle, ère de la conquête cosmique, le tiers de l'humanité reste toujours privé de bien-être parce que les objectifs d'une partie de l'humanité continuent d'être guidés par des intérêts économiques et nationalistes très étroits dont les forces de maintien et d'expansion constituent des menaces pour la sécurité mondiale.

Le Tiers Monde s'engage dans les rouages du capitalisme international, qui vise d'abord l'accumulation des richesses matérielles, en considérant l'épanouissement de l'homme comme un effet indirect de la croissance économique.

Il n'est plus besoin d'évoquer l'impasse structurelle dans laquelle les pays du Tiers Monde ont été embarqués par les mécanismes d'un développement extraverti. L'impossibilité de dégager des ressources propres pour promouvoir les secteurs concourant directement au bien-être de leurs peuples est le résultat d'un endettement excessif, qui constitue à la fois l'aboutissement et le blocage de leur relative croissance économique.

Il y a là un problème de fond, qui exige une volonté concertée de la part de la communauté internationale par les seules voies que commande l'esprit de solidarité et de sacrifice.

Beaucoup continuent de croire donc que les classes les plus pauvres, y compris les femmes, finiront par profiter de la croissance économique globale.

Ce qui est certain, c'est que les modèles de développement qui ont déjà fait leurs preuves, n'ont pas créé un cadre d'épanouissement permanent pour la majorité des femmes ni pour leur peuple.

La pauvreté et la faim sont donc les compagnes de notre siècle et il est de plus en plus établi que la survie des pauvres du Tiers Monde repose inexorablement sur l'effort quotidien des femmes. Les famines répétées, mais toujours inattendues, mettent les femmes en demeure de sauver leurs familles, car les hommes valides s'en vont toujours, refusant d'être les témoins passifs de leur propre déchéance.

Les femmes se révèlent alors des génies de la privation et de l'imagination, pour fournir les aliments de survie aux autres, assumant leur propre hantise de l'incertitude du lendemain et dépouillées de toute capacité de penser l'avenir. Les plus fragiles tomberont, héroïnes anonymes immortalisées par les statistiques du Tiers Monde.

Dans des situations plus favorables, les femmes ne sont pas moins opprimées par l'ordre social patriarcal. La modernisation du secteur agricole passe toujours par les hommes, bien que les femmes constituent le pilier de la production vivrière familiale, au Sahel par exemple. Lorsqu'un cultivateur décide de consacrer les 2/3 de ses superficies à une culture de rente, c'est en comptant essentiellement sur la main-d'œuvre familiale , féminine en l'occurence : la femme ne participe jamais à cette décision qui va pourtant créer une surcharge terrible de son calendrier de travail.

Le transfert de technologie par le seul canal des hommes nous offre le triste spectacle de l'homme labourant à la charrue pendant que la femme reste encore ployée sous le manche de la daba, outil millénaire rudimentaire et peu performant, devenu le symbole de l'arriération de l'agriculture dans le Tiers Monde. Quelles que soient la somme et la qualité du travail fourni par les femmes, leur contribution reste occultée par des résultats globalistes, guidés par des concepts qui vident la notion de "travail" de son contenu humain.

Les fruits du travail des femmes, travail rarement comptabilisé, profitent d'abord aux hommes et à la collectivité : c'est ainsi que malgré la relative croissance de la production agricole, l'autosuffisance alimentaire reste un vain mot parce qu'il y a déséquilibre dans la redistribution des biens au niveau familial, communautaire, national et international.

Dans d'autres domaines comme l'éducation, les femmes sont maintenues dans les sphères de l'obscurantisme, l'univers social féminin ayant été réduit aux fonctions domestiques. Dans bien des pays la scolarisation en tant que facteur d'ouverture n'atteint que 5% des femmes.

Dans les pays industrialisés, où les besoins élémentaires semblent acquis (nourriture, santé, éducation, logement ...) la question fondamentale de l'égalité des sexes et de l'égale responsabilisation face aux questions de

la vie quotidienne reste posée : révéler la femme à elle-même et à l'humanité. L'on est alors tenté de croire que la conscience collective ne parvient pas à considérer la femme comme une composante majeure et légitime de la vie. La disparition toute récente de Simone de Beauvoir nous ramène à l'esprit ces mots si simples et si nets par lesquels elle sut traduire l'emprise de la société sur le vécu féminin "on ne naît pas femme, on le devient.." écrivit-elle.

(une minute de silence est demandée par Madame la Ministre) ...

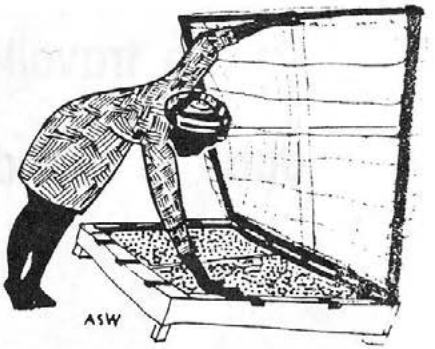
Et cette emprise sur l'espace féminin se manifeste même à travers les programmes de développement des pays du Tiers Monde.

Les femmes continuent donc d'être exclues des débats sur le développement, et le vécu féminin n'est pas pris en compte dans les composantes du développement social. C'est pourquoi, il faut reconsidérer le concept même du développement, afin de lui donner un contenu humain en priorité.

C'est une condition fondamentale pour que l'avenir soit sauvé en comptant avec toutes les femmes.

Pour l'instant, il y a un décalage entre les ambitions de la super structure que représentent les pilotes du développement international et celles des acteurs directs et indirects que sont les différents peuples ; ce décalage représente cependant des marges de manœuvre à la base, qui permettent de récupérer des espaces idéologiques, technologiques, culturels et même économiques : ces espaces peuvent constituer un contre-pouvoir sur les diverses formes de domination et d'oppression.

Des femmes l'ont déjà bien compris et s'organisent, résistent, s'expriment, n'attendant qu'un encouragement ou un appui structurel : il s'agit de ces femmes du Yatenga au Burkina Faso, celles du Dolbel au Niger, de Madras en Inde, du Caire en Egypte ... toutes ces femmes dont le C.F.C.F. nous offre des témoignages saisissants et pleins d'espoir. Au Burkina Faso la participation accrue des femmes aux actions d'éducation, aux travaux d'intérêt commun, aux manifestations sportives et culturelles, aux débats populaires, provient d'une détermination profonde.



Elles y mettent parfois le prix le plus coûteux : celui de se faire admettre comme un être pensant et motivé.

C'est ainsi que des paysannes se sont illustrées récemment lors de l'opération d'alphabétisation élargie, conduite au mois de février, à l'adresse de 36.000 paysans : les hommes bien entendu constituaient la majorité des auditeurs, mais dans certains villages, quelques femmes, devant la consternation générale, ont bravé le refus catégorique de leur mari pour s'inscrire au cours afin de bénéficier de ce qui leur semblait être la chose la plus importante de leur vie.

Lorsque vous avez tout perdu, sauf la foi en vous-même, tout redevient possible : c'est cet espoir qu'il faut redonner aux peuples du Tiers Monde à travers la réhabilitation des femmes.

(Suivent ici les remerciements aux organisateurs du colloque qui se terminent par :)

Je formule le vœu que les travaux du présent colloque contribuent à dévoiler les mécanismes de coopération entre les peuples, afin de sauver l'avenir du Tiers Monde, parce que l'on aura appris qu'il faut compter avec les femmes.

Dorénavant et partout, les femmes doivent être reconnues et soutenues, elles devront se libérer grâce à l'expression retrouvée : elles doivent imposer enfin leur rythme au monde, elles qui portent l'autre moitié de l'humanité. Comment la vraie prospérité et le bonheur seront-ils construits, si les femmes, à la fois fondement et âme de notre société, restent les marginales de l'histoire du développement des peuples ?

Joséphine Ouedraogo,
Burkina Faso

Le travail du théologien dans le monde latino-américain

Pablo RICHARD travaille comme théologien à faire entendre et valoir "l'expérience spirituelle des pauvres et des opprimés".

Après Joséphine OUEDRAOGO, une autre parole, d'un autre continent, d'autres secteurs de responsabilité - Un même enthousiasme.

in : TRACES
Annuel des religions,
édition 1986.
- Paris, ed. Brepols, 282 p.

La fonction fondamentale du théologien n'est autre que le *discernement*: discerner la présence de Dieu - son action et sa parole - dans une situation historique déterminée. Si je travaille comme théologien en Amérique centrale je dois pratiquer ce discernement à l'intérieur de la situation que nous vivons aujourd'hui : quels sont la volonté, la parole, le plan de Dieu aujourd'hui, très concrètement, au Nicaragua, au Salvador, au Guatemala...? Je ne puis faire de théologie si je ne réponds pas à cette question fondamentale. Nous croyons en un Dieu vivant au milieu des pauvres: comme théologien je discerne et j'annonce sa force et son message de libération dans le temps (Kairos) que nous vivons.

Dans notre monde latino-américain le défi lancé à la théologie n'est pas l'athéisme mais l'idolâtrie. Le problème théologique fondamental n'est pas la négation de Dieu mais la perversion du sens de Dieu, la défiguration de son image, sa substitution par des idoles perverses. En Amérique Latine ce ne sont pas les athées qui nous font question mais des croyants: Augusto Pinochet et Ronald Reagan "croient en Dieu"; tous nos dictateurs, militaires et autres oligarchies dominantes "croient aussi en Dieu"; on opprime les pauvres, les noirs, les indigènes, les femmes, les jeunes... au nom d'une civilisation chrétienne; dans notre histoire, le génocide des indiens, l'esclavage des noirs se sont perpétrés également au nom de Dieu. La question théologique primordiale est donc: en *quel* Dieu croyons-nous, *où* est Dieu, *avec qui* est Dieu, et *quel* est le visage véritable de Dieu. La question n'est pas de savoir *si* Dieu existe.

Dans notre histoire, les noirs disent "Dieu est noir"; les femmes proclament "Dieu est "elle""; les pauvres chantent le "Dieu des pauvres"; les jeunes s'enthousiasment pour un Jésus historique intransigeant pour la réalisation du Règne de Dieu; les révolutionnaires vivent le "pouvoir libérateur de Dieu". Bien sûr, Dieu n'a ni couleur ni sexe ni richesses... Mais le Dieu "occidental", lui, est bien "blanc" et "mâle", et s'accommode trop de la "civilisation moderne". Dans cette situation, le théologien doit discerner et approfondir l'expérience spirituelle des pauvres et des opprimés; discerner en quel Dieu ils croient et comment Dieu agit au milieu d'eux.

Si nous comparons le théologie à un arbre, nous pouvons distinguer la *racine* de la théologie, le *tronc* et les *branches*. La *racine* de la théologie c'est cette responsabilité fondamentale de discernement de l'expérience de Dieu au milieu des pauvres et des opprimés. De ce point de vue, la théologie est essentiellement théologie spirituelle; une spiritualité anti-idolâtrie qui discerne le véritable Dieu de Jésus dans la cause des opprimés. Une théologie qui ne naît pas de l'expérience de Dieu est une théologie sans racine. Le *tronc* de la théologie c'est l'Eglise, spécialement cette Eglise qui naît à partir des pauvres dans laquelle la théologie acquiert consistance et visibilité historique. Les *branches*, enfin, ce sont les théologiens professionnels et les livres de théologie. Pour nous, les théologiens et les livres de théologie n'ont de valeur que s'ils ont pour tronc l'Eglise et pour racine la spiritualité des pauvres. Nous nous demandons toujours: quels sont la racine et le tronc qui maintiennent ce théologien vivant; d'où surgissent ses écrits théologiques?

Le livre "Entretien sur la Foi" du cardinal Ratzinger, et en général toute cette discussion sur la théologie de la libération, ont un défaut essentiel: ils considèrent les théologiens et les livres de théologie comme quelque chose "en soi", sans aucune relation avec l'Eglise qui fait naître cette théologie et surtout avec la spiritualité d'où surgit la théologie. Si nous revenons à notre image de l'arbre, nous dirions que le cardinal Ratzinger regarde la théologie de la libération "d'en haut", il n'en voit donc que les branches, mais ne perçoit ni le tronc

Photo de couverture du bulletin Chrétiens en Amérique centrale et aux Caraïbes sur "l'Eglise des pauvres au Nicaragua" par Pablo Richard.

ni la racine de notre théologie: il ne voit pas la vie ecclésiale parmi les opprimés ni le discernement au milieu des pauvres d'où naît et à partir d'où se développe notre théologie. Il est bien difficile depuis Rome de percevoir le tronc et la racine de notre théologie. C'est pourquoi on nous classe comme "un courant intellectuel"; nous le sommes, certes, mais il s'agit d'un courant intellectuel qui naît des communautés ecclésiales de base et de l'expérience de Dieu dans le monde des pauvres et dans ses luttes de libération. Toute la discussion sur la théologie de la libération en est restée aux branches, elle n'a atteint ni le tronc ni la racine de la théologie. Nous pensons qu'il n'en fut pas ainsi pour tous les théologiens. Ici nous pourrions rappeler Karl Rahner et d'autres de son niveau. Eux, au-delà des erreurs et des lacunes inhérentes à ce genre de travail, ont compris quels étaient la racine et le tronc de l'actuelle rénovation théologique.

Catholiques ou non

- 61 % des Français et 61 % des catholiques français se disent favorables "au principe que les femmes puissent devenir prêtres". 25 % s'y opposent dans chacune des deux catégories. C'est ce que vient de révéler un récent sondage SOFRES réalisé à l'occasion de la venue du pape en France, pour Le Monde, France Inter et La Vie ; il s'intitule "Les Français et le catholicisme" (Le Monde, 1-10-86)

- Bien loin de chercher là un motif à des mises en demeure simplistes - n'importe quel sacerdoce ou n'importe quelle femme ! - notre groupe retient de ce sondage des enseignements utiles. La mise à jour du tableau ci-contre, reprenant lui-même un tableau paru au n°11, déc. 82, facilitera les repérages.

- La progression des opinions favorables à l'ordination des femmes est constante depuis vingt ans. Elle est confirmée telle par la régression proportionnelle des opinions défavorables alors que le nombre des sans-opinion n'évolue guère. Cette progression a fait un bond spectaculaire ces quatre dernières années, passant de 45 à 61 %, 17 points gagnés alors qu'il avait fallu 14 ans pour progresser de 19 points (25 % en 68 à 44 % en 82).

  Pourquoi ne pas penser qu'une telle progression, si elle suit des tendances analogues dans la société, peut être due aussi aux preuves multiples, administrées sur le terrain, de la compétence et du sérieux des femmes dans leurs responsabilités ministérielles nouvelles et multiples ? Les premières années avaient vu se développer plutôt un combat théorique. Le combat de principe, en restant posé, fait apparaître que la hiérarchie est connotée dans la négative, alors que les femmes, qui exercent de fait des tâches ministérielles de plus en plus étendues, jouissent d'un crédit tout positif.

- Pour la première fois les opinions des Français et celles des catholiques français coïncident sur la question des femmes.

  . C'est bien la preuve que la question anthropologique du statut de la femme reste dirimante dans la question de son accès au sacerdoce. Est réduite à néant, aujourd'hui, cette incapacité sociale qui justifiait l'incapacité théologique. Tout essai de la théologie officielle actuelle prétendant ignorer ce fondement social historique est une mystification.

  . C'est la preuve aussi que les processus d'émancipation de la femme dans la société et dans l'Eglise sont homologues.

  . C'est la preuve aussi que le processus d'émancipation de la femme et celui de la sécularisation sont homologues. (*)

  : L'Eglise organisera de moins en moins la société,
  Comme la différenciation sexuelle organisera de moins en moins l'Eglise.

les Français sont favorables à des femmes prêtres

		1968	1970	1974	1976	1979	1982	1983	1986
Opinions favorables	Français	25 %	28 %	29 %	37 %	49 %	44 %		61 %
	Catholiques					39 %		58 %	61 %
Opinions défavorables	Français	62 %		65 %	48 %	27 %	39 %		25 %
	Catholiques					46 %		27 %	25 %
nombre de personnes interrogées	Français	2000		925	2351	1291	1324		1500
	Catholiques							1000	
Origine du sondage		SOFRES, pour Le Pélerin "Les Français et le prêtre" 14 avril 1968	Source : Julien Potel repris dans FHE n° 11, p. 25, nov. 1982	id.	SOFRES, pour Le Pélerin "Les Français et le prêtre" 31-10-1976	IFOP, pour Témoignage Chrétien "L'image du prêtre dans l'opinion" 17-12-1979	SOFRES, pour Panorama aujourd'hui "Les Français, l'Eglise et les prêtres" nov. 1982	HARRIS-France, pour Le Matin "La foi des Catholiques en France" 10-8-1983	SOFRES / Le Monde, France-Inter, La Vie "Les Français et le catholicisme Le Monde, 1-10-1986

Tableau réalisé par le Bulletin international FHE, n°28, décembre 1986

(*) Comme l'explicite aussi, et très remarquablement, Agnès Rochefort-Turquin dans sa "réflexion sociologique sur Femme, féminitude et religion". In: Incroyance et foi, n°39, pp.5-8.

- Le déplacement d'opinions sur les femmes - et sur le sacerdoce à propos des femmes - est connexe à des changements considérables sur la morale sexuelle, l'officialité d'une morale et l'autorité dans l'Eglise. Là aussi les opinions des Français et des catholiques coïncident.

  On lit en effet dans ce même sondage que 51 % des Français et 50 % des catholiques acceptent "le principe de l'avortement" ; que 71 % des Français et 72 % des catholiques acceptent "le principe des relations sexuelles avant le mariage" et que 56 % des Français et 55 % des catholiques acceptent "le principe d'un désaccord avec les déclarations officielles du pape". N'est-ce pas là une preuve convaincante que l'Eglise officielle use et effrite son autorité sur des points en désaccord avec les normes et les valeurs sociales ? Et que le maintien d'un statut exceptionnel pour les femmes - c'est-à-dire objectivement discriminatoire - était la clef de voûte d'un édifice qui s'écroule parce qu'il est devenu historiquement factice.

- Une fois de plus, les enseignements à tirer d'un tel sondage concernent beaucoup plus l'Eglise toute entière - dans sa recherche de sens par rapport à elle-même et de crédibilité par rapport aux normes et valeurs humaines - que les femmes.

  Celles-ci vont bien - merci - et font ce qu'elles croient devoir faire. L'Eglise catholique institutionnelle, elle, est malade de sa structure unisexuée - disons même homosexuée - et autoritaire. Et sa misogynie n'en est qu'une démonstration culminante.

- On ne veut plus, ici, penser à l'Eglise sans la vouloir respectueuse des valeurs et normes humaines (alors "experte en humanité", oui !) en même temps que chrétienne, c'est-à-dire œcuménique. Un responsable du Conseil œcuménique l'affirmait déjà : "Loin de se révéler être une difficulté supplémentaire pour l'unité des Eglises, la question des femmes peut être l'occasion du retour nécessaire aux sources".

Marie-Thérèse van Lunen-Chenu,
Matour

SUEDE : Des pasteurs évangéliques mariés deviennent prêtres catholiques.

A la demande de l'évêque catholique de Stockholm, Mgr. H. Brandebourg, le Vatican vient d'accorder la dispense nécessaire pour que trois pasteurs évangéliques mariés suédois soient ordonnés prêtres. Les trois ecclésiastiques, qui se sont convertis au catholicisme, étaient membres de l'Eglise évangélique luthérienne de Suède.

(BSS, 29-10-1986)

FINLANDE : L'équipe luthérienne approuve l'ordination des femmes.

L'Assemblée de l'Eglise luthérienne évangélique de Finlande a voté le 6 nov. 86 un amendement à sa constitution permettant l'ordination des femmes.

En discussion depuis près de 30 ans, la décision doit être ratifiée par le Parlement.. premières ordinations en 88 au plus tôt..

.. Il est précisé que les membres exerçant des responsabilités dans l'Eglise, opposés à l'ordination des femmes, garderont la liberté d'exercer leur fonction.

L'amendement constitutionnel lui-même n'inclut pas ce que l'on appelle la "clause de conscience" qui devait permettre à un pasteur homme de refuser de collaborer avec une femme pasteur. Il comprend en revanche un article qui autorise une paroisse à refuser un pasteur qui n'aurait pas la confiance de la communauté.

On pense qu'une centaine de femmes pourraient demander l'ordination. Actuellement, les femmes qui ont terminé leurs études de théologie peuvent prêcher dans les paroisses avec l'autorisation du pasteur, mais ne peuvent célébrer ni baptêmes, ni mariages, ni présider de services funèbres.

(BIP, 19-11-86)

Pas à pas vers la délivrance

Des "discours sur" mon corps, l'Eglise en tient. Témoin le livre de Geoffrey Parrinder "le sexe dans les religions du monde" (ed. du Centurion) qui, dans un chapitre, résume les points de vue d'hommes d'Eglise sur le sexe.

Mais mon corps, lui, que peut-il bien vouloir dire ? Geneviève ESMENJAUD. qui propose un travail sur le corps aux personnes qui viennent la trouver, témoigne de son expérience.

Une histoire de chute et de délivrance.

B. Geneviève, vous êtes enseignante de la méthode Vittoz. En quoi consiste-t-elle ?

G. Cette méthode vise à la rééducation du contrôle ; disons autrement : de la liberté, par rapport à soi, par rapport à l'environnement. Par un travail sur le corps, j'apprends aux personnes à redécouvrir qu'ils ont pouvoir de se faire du bien. Le charnel est le point de départ d'une personne. Ce que je peux éprouver, voilà qui est indubitable en moi. Lorsque je suis en réceptivité à une sensation, le mal s'arrête. Le mental, c'est-à-dire les idées, les accumulations de questions, de doutes, de rêves, de remords, ce tournis qui prend de l'énergie, émiette une personne et l'empêche de se centrer sur son présent au point qu'elle peut perdre contact avec sa réalité personnelle et la réalité de ce qui est autour d'elle.

Entendre le bruit que je fais en mettant un manteau, poser le pied par terre et sentir que je marche : je peux vivre consciemment ces gestes de la vie quand je suis en relation avec moi vivant et ce qui est autour de moi. A travers les exercices que je propose, la personne peut vivre une délivrance par rapport à ce qui l'assaille et découvrir tout simplement que le présent est là. (Ce n'est qu'une étape de la méthode, mais elle est fondamentale).

B. Quel regard portez-vous sur votre travail ?

G. Je ne me gêne pas pour le considérer de plus en plus comme un ministère et je regrette de voir que nous avons encore si peu la parole pour dire les merveilles de ce que nous découvrons et de l'attente que nous rencontrons. Mon travail, je le sens, est une façon d'annoncer la Bonne Nouvelle.

Je me suis, en effet, peu à peu aperçue que je retrouvais dans mon travail la dimension de l'enseignement évangélique. Jésus commence par donner aux gens à éprouver quelque chose dans leur corps, quelque chose d'indubitable qui marque leur conscience. Celui qui était malade puis est guéri l'enregistre dans la mémoire de son corps. Il enregistre en même temps une délivrance puis une reconnaissance.

La délivrance, c'est en particulier l'acceptation que la chute fait partie de l'aventure.

B. Voulez-vous dire que le "péché" n'est pas où l'on croit ?

G. Ne voyons pas le péché là où il y a en fait simplement la condition humaine, c'est-à-dire de la limite, de la misère, de la fragilité. Je pense au contraire que le péché, c'est de ne pas accepter que Dieu nous aime ainsi et nous sauve éternellement comme ça. L'être humain est toute sa vie en chute et en délivrance.

B. A quels moments l'être humain tombe-t-il ?

G. Quelqu'un tombe lorsqu'il a été moins vigilant, lorsqu'il n'a pas regardé où il posait les pieds ; alors il se prend les pieds dans quelque chose qui glisse, dans une vieille racine... C'est très libérant de réaliser qu'on risque de tomber lorsqu'on n'est pas conscient. Tomber et se relever n'empêche pas dans ces conditions d'avancer pas à pas sur le chemin qu'on a à parcourir. N'ayons pas honte de ce qu'est notre condition humaine. Et soyons déculpabilisés. Si nous tombons, remettons-nous debout et exerçons davantage notre vigilance.

B. Quels seraient alors les repères sur le chemin que nous avons à parcourir ?

G. Le monde est plein de semences d'événements, "ces maîtres que Dieu nous donne", qui attendent une liberté humaine qui les accueille pour que quelque chose qui n'était qu'une virtualité de création se réalise. Le monde est fait de quantités d'annonciations.

Chaque fois que j'ai l'impression d'être dans un lieu sans repère, c'est l'infime de l'évènement qui peut être le signe dont j'ai besoin pour me dire : je vais marcher par là. Si je suis de bonne foi, c'est-à-dire si je ne refuse pas de voir ou d'entendre, Celui qui a dit qu'Il était la Voie me conduit où que j'aille.

J'ai suivi cette règle-là dans des moments difficiles. J'ai presque toujours trouvé des récits de mythes ou des passages bibliques qui correspondaient à ma situation. J'ai été ainsi soutenue pas à pas par l'histoire de l'Exode. Des histoires de délivrance ou des histoires d'amour, c'est cela qu'on aimerait entendre de la part de l'Eglise.

B. Vous voulez dire que l'Eglise n'est pas à la hauteur ...

G. L'Eglise a fonctionné avec un reste d'idéologie païenne et le fameux dualisme corps/âme. Comment se fait-il par exemple que beaucoup se soient plu à voir, dans la sexualité, seulement de la bestialité alors que c'est là que l'être humain peut s'ouvrir aussi à la plus grande vie mystique et contemplative ? Ne refusons pas la façon dont Dieu nous a créés. Le charnel est aussi le lieu de mon intériorité. Ne coupons pas à l'intérieur de la création le corporel du spirituel, le masculin du féminin.

L'Eglise est un corps qui vit depuis des siècles avec la moitié de soi-même, sa moitié masculine, en méprisant l'autre. Ne nous étonnons pas qu'un tel corps vive mal. Ne nous étonnons pas si certains assimilent les paroles de clercs à des paroles d'impuissants.

L'Eglise a, hélas, épousé le péché de ses contemporains au lieu de leur donner à vivre une délivrance.

Quand l'Eglise parlait de conversion, trop souvent elle appelait à une mortification, à une soumission à son pouvoir mais pas à un retour de l'homme à la totalité de ce que Dieu lui donnait à vivre.

B. Vous invitez finalement chacun à repenser l'Evangile ...

G. Exactement. Je dis souvent que, à mon avis, mental et menteur ont la même racine. Tant qu'on est dans le mental, on s'expose au pouvoir du Menteur : il peut toujours se faufiler pour faire passer son discours ; lorsque je suis dans le charnel de moi, le menteur n'a pas prise. C'est ce qu'on a oublié : le Verbe qui s'est fait chair et cette chair qui se fait pain. On est là dans ce qu'il y a de plus charnel, de plus sensoriel de la condition humaine. Pourquoi l'avoir occulté ?

L'Eglise continue à parler de morale, d'interdit, d'effort. Au nom de quoi ? Tout est en fait dans la réceptivité. Ouvrez-vous et vous recevrez. C'est un travail d'assouplissement. Plus vous ouvrez, plus vous réalisez que la vie donne. Car tout est donné, tout est pardonné.

Quand les gens réapprennent à se centrer en eux, dans leur corps, à sentir qu'ils sont tout entiers dans le geste qu'ils font, ils s'aperçoivent qu'il y a en eux une énergie et une parole qui se libèrent sans qu'ils aient le moindre effort à fournir.

B. Se centrer dans son corps ancre dans la réalité.

G. J'ai des mains pour toucher, des yeux pour voir ... Toutes ces sensations remplissent ma conscience et mettent mon mental au repos. Quand le mental est au repos, il n'y a plus de discours et je peux être délivré de mes peurs ; mes angoisses vont se desserrer.

Quand on ne contrôle plus son mental, il est soumis à toutes les influences ; la personne peut alors prendre pour la vérité de sa vie les fantasmes les plus invraisemblables. Elle peut voir la vie comme une menace, un danger dont on ne peut se protéger qu'en se recroquevillant, en fuyant, en ayant de l'argent, en s'aimant... Qu'y a-t-il derrière tout cela sinon celui qui est l'ennemi de la vie et qui vous fait croire que vous allez mieux vivre en vous coupant de la vie.

Ce qui pourrait nous apaiser, nous rassasier, c'est-à-dire ce retour là où tout est donné, c'est précisément ce que nous craignons le plus et que nous fuyons sans cesse. Une partie de mon travail, c'est justement de ramener la personne à ce contact avec la vie et à ce silence du mental.

B. Le sexe est, sur ce plan, un lieu révélateur...

G. Dans l'éducation que la Bonne Nouvelle devrait donner à notre liberté, il y a la liberté d'aimer, de vivre telle ou telle rencontre en fonction du respect de moi, de l'autre. Toute une éducation au discernement peut se faire de manière à ne pas substituer ma peur, mon désir, mon attente à la réalité. Dans le domaine de la sexualité, ce n'est pas évident de sentir comment moi et l'autre nous pouvons nous ajuster. Acceptons vraiment qu'il n'y a pas de règle absolue, mais du tâtonnement. C'est difficile de parler du sexe. Pour l'être humain, cela peut être le plus grand scandale comme le plus grand émerveillement. On ne peut pas privilégier l'un ou l'autre. Qui veut faire l'ange fait la bête. Mais apprenons en tout cas à ne pas refuser notre nature humaine dans sa sexualité, c'est-à-dire sa coupure, sa blessure, son désir et sa recherche qui ne peut être que tâtonnement. Si nous ne nous reniions pas, il y aura tâtonnement certes, mais aussi délivrance.

Propos recueillis par
Blandine de Dinechin.

INTERNATIONAL

« Compartiment pour dames »

Denise PEETERS nous informe des travaux du C.Œ.L.I. à Prali (Italie). Elle nous invite à affiner la stratégie de "Femmes et Hommes" là où, si volontiers, on maintiendrait son existence dans le "compartiment pour dames".

Elle propose concrètement des collaborations pour la suite de ce travail.

Un Colloque international œcuménique, organisé par le C.Œ.L.I. (Centre Œcuménique de Liaisons Internationales), s'est tenu au Centre AGAPE de Prali (Italie) du 6 au 13 septembre 1986. Il avait pour thème : une théologie de la libération dans le contexte de l'Europe occidentale. Une soixantaine de personnes - invitées à titre personnel - y ont participé, venues de 13 pays différents.

Dix-neuf femmes étaient présentes, et tout avait bien commencé pour elles, le document de base envoyé avec l'invitation faisant état des mouvements féministes dans une vision positive. En faisant l'analyse des conditions de possibilité et des tâches d'une théologie de la libération européenne occidentale, le document constatait en effet que "la théologie d'Europe occidentale est demeurée, jusqu'à présent, un exercice principalement académique. Pour se muer en théologie de la libération, il importe tout d'abord qu'elle devienne un acte second, qui émerge de l'engagement avec les exploités, les opprimés, les discriminés. La possibilité de son surgissement est donc liée en premier lieu à l'existence de mouvements de lutte et à la participation de chrétiens dans ces luttes". Parmi ces mouvements de lutte, le document citait en premier lieu le mouvement ouvrier, ensuite les nouveaux mouvements sociaux surgis en liaison avec la crise de la civilisation bourgeoise : mouvement féministe, mouvement écologique, mouvement de la paix, luttes urbaines, mouvement antiraciste.

Les ateliers proposés aux participants apportaient déjà une déception (ou un piège) pour les femmes : à côté des sujets choisis et précisés comme "le mouvement ouvrier comme lieu théologique - Paix : violence ou non-violence ? - La crise spirituelle dans la métropole du capitalisme - Courants néo-conservateurs dans les Eglises : l'attirance d'une volupté apocalyptique" en temps de crise et de confusion des idées -, il y avait un carrefour "Femmes : suggestions pour le débat" !

Cette présentation maladroite - consciente ou inconsciente, mais très significative - n'a pas empêché les femmes de travailler efficacement, et surtout n'a pas réussi à les tenir enfermées dans "le compartiment pour dames" des trains indiens, comme l'a fait plaisamment remarquer Gabrielle Dietrich (*), personne-ressource de l'atelier femmes, théologienne allemande qui vit en Inde depuis plus de 15 ans. Les conclusions de l'atelier, qu'il fallait fournir sous forme de 3 ou 4 convictions, plus 3 ou 4 questions, sont la preuve du travail et de la réflexion de l'atelier "femmes". Les voici :

I - CONVICTIONS

- Nous sommes convaincues des liens très forts existant entre le capitalisme et la patriarchie, liens qui renforcent mutuellement ces deux systèmes. C'est pourquoi l'analyse de classes ne peut être séparée de celle du sexisme. C'est la combinaison du système de classes et du système patriarcal qui est à la racine du système capitaliste, lui-même responsable de la pauvreté des masses, de l'épuisement des ressources naturelles, du militarisme et de la course aux armements.
- Nous sommes convaincues que tous les essais entrepris pour résoudre le problème du chômage (qui renforce l'exclusion du marché du travail des femmes, des jeunes, et des noirs) ne réussiront que s'ils comprennent une transformation profonde, une réorganisation complète de la production et de la distribution du travail, qui effaceraient totalement les schémas capitaliste et patriarcal.
- Nous sommes convaincues que les femmes ont subi, au cours de l'histoire, une élimination culturelle, qui affecte la socialisation de l'être humain depuis sa naissance, dans l'éducation, le développement, les possibilités de créativité, la participation à la vie économique et politique, à toutes les expressions culturelles visibles, aussi bien qu'à l'orientation et la direction de la société.
- Nous sommes convaincues que l'exemple le plus frappant d'élimination culturelle des femmes se trouve dans les Eglises. L'entrée des femmes dans les structures androcentriques de l'Eglise et de la théologie exige une restructuration drastique et globale du processus de théologisation, ainsi qu'une transformation radicale de toutes les institutions ecclésiales.

II - QUESTIONS

- De quelle sorte de réorganisation auraient besoin les groupes et mouvements progressistes (syndicats, mouvements pour la paix, groupes écologiques, communautés de base, partis politiques) pour être réellement dé-patriarcalisés ?
- Pourquoi, dans le contexte de ce séminaire, a-t-on prévu un atelier sur les FEMMES, et non sur le SEXISME ?
- Comment arriverons-nous à sortir du "compartiment de dames" des trains indiens, pour partager le travail de la pose de nouveaux rails, de la création de nouveaux wagons, de la recherche de nouvelles sources d'énergie pour alimenter la locomotive ?!!
- Est-il possible d'arriver ici à un accord sur le fait qu'une théologie de la libération qui ne tiendrait pas compte des problèmes causés par le sexisme manquerait tout autant de crédibilité qu'une théologie de la libération qui ignorerait l'exploitation des pauvres et le problème du racisme ?

Une autre bataille a dû être menée - et gagnée - au moment de l'adoption des "projets" du groupe pour les années à venir ; ces projets sont en fait la création de groupes de travail européens, qui étudieront au cours des deux prochaines années les thèmes suggérés

par les ateliers ; il y en avait une vingtaine au départ, le comité de direction en avait sélectionné six, et, comme par hasard, aucun de ceux proposés par l'atelier "femmes" n'avait été retenu ! Finalement, sept groupes de travail ont été mis en place :

1. Réception du marxisme par les groupes chrétiens de gauche.
2. Lecture historique et féministe de la Bible.
3. Ecclésiologie nouvelle : alternatives d'Eglise.
4. Ethique du travail : nouvelles technologies.
5. Familles aujourd'hui.
6. Dieu et les idolâtries
7. Patriarchie et capitalisme.

Pour ce dernier groupe, issu du carrefour "Femmes", on recherche des collaborations. Toutes celles et ceux intéressés par une recherche sur l'analyse féministe de la patriarchie, et les liens de ce système patriarcal avec le système capitaliste, peuvent se mettre en rapport avec la responsable du groupe : Ms Fiona Hulbert
6 Upper Dean Terrace
Edimbourg EH4 1NU
Ecosse, Grande Bretagne

Le groupe fonctionne en anglais et en français, la responsable est parfaitement bilingue. Il serait intéressant que FEMMES ET HOMMES prennent une part active à cette réflexion qui sera une contribution indispensable au travail réalisé par le C.Œ.L.I. sur une théologie de la libération pour l'Europe de l'Ouest.

Denise Peeters
Belgique

- C.Œ.L.I., 31 rue du Boulet
1000 Bruxelles, Belgique
Secrétaire général : Adolfo Abascal

(*) A publié différents articles dans le Bulletin du CŒLI :
- Perspectives d'une théologie féministe : vers la pleine humanité des femmes et des hommes, in n° 35 et 36, juin-sept. 1983.
- Bible et libération : la reconstruction de l'histoire des femmes, in n° 44 et 45, sept.-déc. 1985.

FEMMES ET HOMMES PARTENAIRES FEMMES ET HOMMES

UN ATOUT MAJEUR

* POUR VOS CARTES DE VŒUX
* POUR VOS AMIES
* POUR FAIRE CONNAITRE FHE

Passez commande de la carte ci-jointe
14 rue St Benoît, 75006 Paris

(2,50 FF l'une, 2 F par 10, 1,50 F par 50, + port)

UN ATOUT MAJEUR

FEMMES ET HOMMES PARTENAIRES FEMMES ET HOMMES

Europe

Echos de Magliaso

Veerle DRAULANS a participé à la rencontre européenne de Magliaso (Suisse), voir FHE n°27, p.24.

Comme prévu elle donne ici un écho de cet évènement. Ce n'est donc pas un compte rendu de la rencontre, mais une réflexion à partir de sa propre participation, qui est proposée aux lectrices et lecteurs de FHE.

Femmes et Hommes - France a reçu communication de l'exposé introductif demandé à Elisabeth Gössmann : "L'image de l'être humain selon la théologie scholastique et les réactions des femmes contemporaines".

Cet exposé sera disponible en février 1987, sous forme d'un document FHE de 25 pages tiré à part. On peut d'ores et déjà en faire la commande au secrétariat FHE-France.

Le congrès de l'Association européenne de femmes pour la recherche théologique tenu du 13 au 15 juin 1986 à Magliaso, près de Lugano (Suisse) a été un événement réjouissant, non seulement par son cadre respirant une atmosphère de sérénité, mais aussi et surtout parce qu'il montrait clairement que de nombreuses femmes engagées dans des travaux théologiques au niveau universitaire prennent au sérieux les préoccupations de la théologie féministe.

Une bonne partie du congrès était consacrée à l'échange, par discipline, de données et résultats de recherches. La première séance du groupe "pastorale et spiritualité" auquel j'appartenais, était consacrée à l'exposé, par chacune des participantes, de son travail scientifique.

D'emblée apparaissait la largeur du champ de ces études, comprenant entre autres : la religion et l'inceste, les rapports entre mythes et symboles dans les structures humaines, l'influence de la société patriarcale sur l'enfant, méthodes libératrices de "counselling" pastoral, l'évolution religieuse chez les femmes âgées de 50 ans environ, comment faire un travail pastoral libérateur parmi les femmes d'ouvriers, etc.. De l'ensemble des thèmes de recherche se dégageaient cependant deux constantes, d'une part la constatation que le choix d'un champ de recherches a été souvent et fortement influencé par les expériences personnelles, de l'autre que le choix d'un modèle anthropologique oriente, au moins en partie, toute la recherche ultérieure.

Dans une deuxième séance on s'efforçait d'expliciter les prémisses anthropologiques. De mes propres travaux j'avais déjà pu conclure que dans l'œuvre de nombreux théologiens il manque une conception anthropologique cohérente et explicite. Les théologiens féministes mettent l'accent sur le primat de l'expérience humaine, et concentrent leur analyse sur les éléments de la société humaine qui entravent une existence humaine intégrale, en négligeant la question positive, à savoir ce qui est fondamental pour une vie pleinement humaine. On parle souvent, dans ce contexte, de la vision holistique, mais la question du comment il faut la formuler positivement et concrètement reste sans réponse. Les discussions de Magliaso confirment ce point de vue. Quelques participantes faisaient valoir qu'elles n'avaient pas une conception bien claire de ce qui est propre à l'être humain. Nous avons fini par discuter d'un peu plus près de ma propre étude, dans laquelle j'ai développé une alternative à l'anthropologie androcentrique. Les fondements de ce modèle anthropologique libérateur sont : intégrité, égalité, solidarité ; je ne puis malheureusement pas, dans le cadre de cet article, entrer dans les détails de ce modèle.

Dans une troisième séance on examinait les expériences personnelles ayant contribué au choix du sujet d'étude. "Que signifie pour vous être femme ?" - "Quelles sont vos expériences les plus profondes et durables ?" - Comment nourrissez-vous votre spiritualité ?". Voilà quelques-unes des questions soulevées dans une rencontre captivante entre femmes, dans laquelle leur solidarité était sensible et qui montrait la souffrance de certaines devant la discrimination.

Le congrès dans son ensemble m'inspire quelques observations contrastées. On ne peut que louer le dévouement des organisatrices qui ont réussi la gageure d'un bon déroulement des travaux avec les moyens les plus limités. Cela dit, on pouvait constater chez certaines femmes une tendance à adopter une conception "libérale" de la théologie féministe, conception qui veut ériger toute expérience, même la plus individuelle, en point de départ de réflexion théologique et d'étude universitaire. Une insistance trop forte sur des expériences très personnelles comporte le risque d'aliénation et d'isolement, barrant la route à un sentiment de solidarité plus large, par exemple avec les femmes du Tiers Monde, et les femmes chômeuses . D'autre part le lien intrinsèque entre théorie et praxis - un acquis de la théologie de la libération - a été privilégié dans la discussion sur le point de savoir si l'association était ouverte aux "théologiens-sur-le-terrain", qui s'engagent dans une activité pastorale et ne poursuivent pas de travaux académiques.

Une fois ce lien fondamental lâché, la théologie féministe s'enfermerait dans une tour d'ivoire et n'aurait plus aucune garantie d'authenticité et d'intégrité.

Veerle Draulans,
Louvain

Conscientisation féminine dans l'Église de Flandre

350 femmes engagées dans l'Eglise de Flandre se sont réunies à Louvain. Elles créent une association "Femmes et Foi" (Vrouw en Geloof)

En Flandre la prise de conscience de la position des femmes dans l'Eglise et dans la société a fait des progrès notables en peu de temps. En mai 1984 une première journée de rencontre réunissait à Bruxelles 250 femmes chrétiennes (*). Grâce, entre autres, à cette initiative se sont créés, un peu partout en Flandre, des groupes de réflexion et de travail pour permettre aux femmes d'exprimer et de vivre leur condition de croyantes et d'êtres humains. On redécouvre les femmes de la Bible et on célèbre la liturgie ensemble. Pour de nombreuses femmes cette activité dynamique de groupe est devenue une expérience enrichissante.

Au mois de mai 1985 la visite du pape a provoqué diverses interpellations concernant la discrimination de la femme dans l'Eglise (**).C'est ainsi que le président du Comité Pastoral Interdiocésain (l'organe consultatif le plus important en la matière en Flandre), M.A. Thÿs, posa dans son allocution la question de savoir si cela ne constituait pas une menace pour l'Eglise qu'on ne s'efforce pas sérieusement de permettre aux femmes de jouer dans l'Eglise un rôle équivalent à celui des hommes, y compris sur le plan institutionnel. Les trois grandes organisations féminines chrétiennes, regroupant environ 530.000 femmes flamandes, plaidèrent dans une déclaration commune pour une révision de la législation canonique en matière de divorce ainsi que pour une pratique pastorale prenant en compte de telles situations.
C'est clair : on prend de plus en plus conscience de la problématique de la discrimination sexuelle dans l'Eglise.

Rencontre 86, 350 femmes

Un an plus tard, enfin, en mai 1986, se tenait à Louvain une deuxième journée de rencontre, réunissant 350 femmes actives dans la pastorale, la plupart comme bénévoles, car une activité professionnelle n'est, pour les laïques, possible que dans l'enseignement religieux.

Le point de départ de cette deuxième journée était que de nombreuses femmes ne peuvent se sentir chez elles dans une Eglise dans laquelle seuls les hommes décident ce qui est authentique, bon et conforme à l'Evangile, une Eglise dans laquelle les femmes ne trouvent pas de reconnaissance pour leur propre expérience et leur être profond, dans laquelle on parle de Dieu comme d'un père, seigneur, guerrier, roi ; Eglise aussi où certaines catégories n'ont pas d'existence, comme celle des femmes divorcées ou seules.

ACTUALITES ACTUALITES ACTU

Toutes ces constatations illustraient la nécessité de ces journées de rencontre. Dans divers ateliers on pouvait échanger des expériences et des idées. Ainsi l'atelier traitant du langage et l'imagerie concernant Dieu suscitait un large intérêt. Il apparaissait clairement que les femmes préfèrent se mettre à la recherche d'une manière propre de vivre leur foi plutôt que de continuer à se révolter contre les structures discriminatoires de l'Eglise. Cela ne veut pas dire se placer hors de l'Eglise. "Nous voulons une Eglise chaleureuse, vivante, dans laquelle nous pouvons nous sentir chez nous, en tant que femmes".

Une récapitulation de ces deux journées de rencontre donne lieu à des sentiments mélangés. D'un côté je me réjouis de voir tant de femmes croyantes en Flandre manifester leur volonté de s'engager consciemment pour une communauté ecclésiale vivante et authentiquement libératoire. De l'autre côté la méthodique choisie, basée sur l'échange des expériences dans des ateliers, comporte le risque de s'enliser dans le pessimisme d'une mise en commun d'expériences négatives. De nombreuses participantes auraient, à mon avis, davantage profité d'exposés solidement construits sur différents aspects, clairement formulés, de la thématique femme et foi. Un exposé des fondements de la théologie et de l'anthropologie féministes, par exemple, peut fournir aux femmes un cadre leur permettant d'interpréter leurs propres expériences et les conduire à une perception plus claire et une expérience plus profonde bouclant ainsi le cercle herméneutique. Un tel cadre a fait défaut lors de ces rencontres, peut-être parce que la question du choix de pareil cadre n'a pas encore été entièrement résolue.

Veerle Draulans,
Louvain

(*) FHE n° 20, pp. 42-43, sous le titre :
Ma soeur, rends moi enfin visible.

(**) FHE n° 22, pp. 30-32.

BIBLIOGRAPHIE BIBLIOGRAPH

Femmes, Féminités, Religion. cahier n°39, automne 1986, du Service Incroyance-Foi, 8 rue St-Simon, 75007 Paris 55p. 25FF (45.44.66.38)

Ici les approches sociologiques et psychanalytiques n'étouffent absolument pas mais, au contraire, portent et éclairent des paroles de vie et des paroles de vie de foi, des témoignages mystiques de femmes.

Elles sont infirmières, aumonières, sociologues, psychanalystes, ou l'on ne sait. Elles sont catholiques, ex-catholiques, musulmanes, chrétiennes, en tout cas elles ont foi et vie. Un seul homme prend parole pour l'éditorial et une interview. C'est assez pour connaître qu'il n'est en rien sceptique, paternaliste, clérical. Mais intéressé, conversant, partie-prenante, croyant-visionnaire lui aussi.

Bref, un cahier tout à fait remarquable, intensément dense et riche, porteur déjà de réalités nouvelles à partir de la vulnérabilité et, alors, de l'espérance des sexes l'un envers l'autre.

Marie-Thérèse van Lunen-Chenu

LE PATRIARCAT EST MORT,

VIVE LE PARTENARIAT

Elisabeth BADINTER
L'un est l'autre,
des relations entre hommes et femmes.
- Paris, ed. Odile Jacob, 347 p., biblio.

"Une grande première dans l'histoire de l'humanité", c'est ce que nous assure Elisabeth Badinter dans son récent essai : L'un est l'autre.

La femme est un homme, s'en doutait-on. Mais l'inverse aussi. La bisexualité en chacun de nous, confirmée par la biologie moderne, reconnaissant une part de féminité dans l'homme et une part de masculinité dans la femme, rend les sexes beaucoup plus proches qu'on ne l'avait cru jusqu'alors. Une ère nouvelle naît, une mutation fondamentale s'opère sous nos yeux. Le conflit qui a longtemps opposé les sexes, le maintien de la ségrégation, de la division arbitraire du travail, tout ceci est appelé à disparaître pour un mieux-être de l'espèce humaine, Elisabeth en fait le pari.

Ce nouveau concept de bisexualité dérange en particulier les hommes, assurés depuis longtemps de leur virilité triomphante, de leur suprématie "naturelle". Les repères sociaux de la supériorité masculine se brouillent devant l'arrivée massive des femmes dans des secteurs traditionnellement réservés aux hommes. L'accès généralisé à la culture, du moins dans notre civilisation industrialisée, et la maîtrise de la fécondité avec l'ère du planning familial ont permis aux femmes de sortir du ghetto dans lequel elles avaient été enfermées.

Les hommes, ces colosses aux pieds d'argile, éprouvent aujourd'hui un réel malaise. "Ce sont les hommes qui sont les victimes d'une évolution qu'ils n'ont pas impulsée" déclare la compatissante Elisabeth. "Tout en reconnaissant volontiers la légitimité des revendications égalitaires des femmes, beaucoup le ressentent comme une insupportable menace pour leur virilité". La dépossession des pouvoirs spécifiquement masculins va s'accentuant, surprenant les hommes dans leur tranquille assurance millénaire.

"La guerre des sexes n'aura pas lieu" titre La Croix du 17 mai 1986 dans un commentaire de Jean Potin qui s'interroge : "La lutte des sexes .. n'occupe pas heureusement la totalité de l'histoire de la sexualité .. Ou bien alors faut-il admettre que la haine a été le ressort qui a fait émerger l'homme de l'animalité ?". Jean-Paul Aron dans l'Express du 23/29 mai n'hésite pas à intituler son propos : "L'un hait-il l'autre ?". Et Bernard Pivot présentant à Apostrophes le livre en question précisait : "est : e.s.t à moins que ce ne soit h.a.i.t !". Cette sourde inquiétude masculine, présente dans ce jeu de mots sous la plume de plusieurs journalistes, révèle un inconfort certain dont E. Badinter donne des clés.

Sa thèse ne manque pas d'intérêt. Les hommes et les femmes se ressemblent plus qu'ils ne se distinguent. S'il y a des différences, c'est au niveau des individualités plutôt que du sexe. C'est la fin des modèles stéréotypés. Les femmes ont dit ce qu'elles pensaient de la discrimination dont elles ont fait l'objet au même titre que les autres ségrégations, raciales, sociales, etc.. Mais la plupart des hommes ne semblent pas avoir encore compris. Ils se taisent, sans réponse cohérente, sidérés devant la montée des femmes.

Aussi loin que l'on remonte dans le temps, la femme immobilisée par la fonction maternelle qui l'occupait à peu près toute sa vie, l'homme a étendu le pouvoir qu'il conquérait peu à peu sur la nature à la femme identifiée à la matière (matrice = matière). Mais dans l'hypothèse de l'auteure, au début de l'hominisation, la complémentarité des sexes qui a servi par la suite à justifier l'institution du patriarcat ne fonctionnait pas sur le mode de la supériorité du sexe mâle sur l'autre. La division sexuelle des tâches était une nécessité. L'apport de la femme dans la cueillette puis l'agriculture n'était pas moins estimé que celui de l'homme dans la chasse puis l'élevage. Les rapports de l'homme et de la femme étaient d'étroite complémentarité. Selon l'anthropologue et primatologue Sarah Hrdy, les primates non humains sont autonomes, chaque adulte étant responsable de sa propre subsistance. La rupture entre le primate et l'humain est marquée par une dépendance réciproque des sexes pour se procurer l'alimentation indispensable. Au paléolithique, c'est-à-dire jusque vers le 10è millénaire avant notre ère, c'était l'époque de "l'un ET l'autre".

Même si l'admiration mêlée d'effroi devant le pouvoir féminin d'enfanter, en ces temps où l'on ignorait le mécanisme de la reproduction, a pu être assortie à l'époque néolithique d'un culte de la fécondité, répandu dans tout le Moyen-Orient sous le symbole de la Déesse-Mère, il n'a jamais été question d'un matriarcat où les hommes auraient été dépossédés de tout. La filiation incontestable mère-enfant n'engendrait pas un système de valeurs féminines, un pouvoir politique des femmes. La complémentarité, le partage des tâches, étaient vécus en termes d'égalité et de symétrie et non de hiérarchie et de domination d'un sexe sur l'autre. Le privilège biologique de la maternité était compensé par celui de la force physique indiscutable de l'homme. Au pouvoir procréateur de la femme correspondait le prestige du chasseur capable d'affronter la mort. Les pouvoirs étaient autres, séparés mais équilibrés. L'un VAUT l'autre.

Simone de Beauvoir n'est pas de cet avis. "Le pouvoir politique a toujours été aux mains des hommes, écrit-elle dans 'Le deuxième sexe', .. La femme n'était vénérée que dans la mesure où l'homme se faisait l'esclave de ses propres craintes, le complice de sa propre impuissance. C'est dans la terreur et non dans l'amour qu'il lui rendait un culte .. C'est parce qu'elle demeurait asservie aux mystères de la vie que le mâle n'a pas reconnu en elle un semblable .. La volonté mâle d'expansion et de domination a transformé l'incapacité féminine en une malédiction. Le triomphe du patriarcat ne fut pas un hasard". Beaucoup de féministes partagent encore cette opinion.

Mais E. Badinter poursuit. Si le patriarcat s'effondre, du moins en Occident, cela prouve sa contingence. Il n'y a pas une entité fixe et immuable de la "nature humaine" où l'homme a dominé, domine et dominera nécessairement la femme. Le patriarcat absolu mis en place il y a 3 ou 4 millénaires et légitimé par le fait que "la femme constitue toujours un danger dans l'imaginaire de l'homme", s'achève. Cette agonie du régime de pouvoir masculin:

L'un SANS l'autre,

amorcée par les revendications égalitaires de la Révolution Française, suffit à en montrer la relativité. Encore a-t-il fallu attendre deux siècles pour que le programme "Liberté-Egalité-Fraternité" atteigne les femmes. Les deux dernières décennies où la voix accusatrice féminine s'est amplifiée dans un appel véhément à la justice, ébranlant les démocrates honnêtes, ont sonné l'hallali du système. Notons que "Fraternité" garde un sens restrictif. Ne convient-il pas de dire par exemple "Solidarité" ?

Selon E. Badinter, le patriarcat aurait donc été un avatar de l'humanité, après une longue période d'un relatif équilibre des sexes. Le Dieu-Père s'est substitué à la Déesse-Mère, comme si les hommes avaient trouvé ce moyen ingénieux pour mieux asseoir leur pouvoir paternel face au prestige de la maternité. Mieux, le christianis-

me a fait de Dieu une trinité masculine dans laquelle le fils n'a pas de père charnel mais est conçu par un esprit qui s'insinue mystérieusement. Le mythe de la Grande-Mère antique engendrant le cosmos par parthénogénèse rejoint la foi chrétienne en l'Incarnation virginale. Si le culte de la Vierge Marie a été dans le système patriarcal une véritable révolution, un hommage rendu à une femme libre qui se passe même de l'homme pour enfanter, néanmoins la mère de Dieu sera la servante du Seigneur : père, fils, esprit.

C'est depuis la Révolution Française et avec les philosophes des 18e et 19e siècles que fut déclarée "la mort de Dieu", le Père Tout-Puissant. Le symbole du père, maître absolu et jaloux de son pouvoir, fut ainsi refusé. L'anthropologie a pris le pas sur la théologie. A l'heure où apparaissent "les nouveaux hommes" dénonçant l'imbécilité des guerres, spécificité masculine, et se penchant sur les berceaux, spécificité féminine, l'homme n'est-il pas en train de s'humaniser ? Edgar Morin dans "Le paradigme perdu" estime que la féminisation des hommes est un progrès dans la voie de l'humanisation ainsi que l'accès des femmes aux instances de décision et de direction.

Cependant une réaction à la thèse d'E. Badinter commence à se faire jour : la peur de l'avénement d'un androgynat, c'est-à-dire d'une uniformisation. Si Dieu (ou la nature) avait voulu faire un être androgyne, il (ou elle) l'aurait fait, la différence sexuelle n'est pas sans intention. Mais Freud déjà avait noté le fait d'une "bisexualité inconsciente" et l'extrême réticence à l'accepter, il s'en était expliqué. Femmes et hommes ont le même bagage, conscient et inconscient, au départ, ce sont des êtres humains avant d'être des êtres sexués. E. Badinter soutient que les humains sont assez proches pour se ressembler et assez différents pour se distinguer et s'enrichir de leur altérité. "L'humanité bisexuelle rapproche les sexes jusqu'à la plus grande ressemblance possible. Ce faisant, elle permet l'expression de toutes les différences personnelles. Elle n'est plus scindée en deux groupes hétérogènes, mais est constituée d'une multiplicité d'individualités qui à la fois se ressemblent et se distinguent par toutes sortes de nuances".

Mais ne dit-on pas que les hommes ont peur des femmes, plus encore que l'inverse ? Plus ils cherchent à les circonscrire, plus ils craignent qu'elles ne se vengent. L'auteure de "L'un est l'autre" les rassure : "L'égalité en voie de réalisation engendre la ressemblance qui met fin à la guerre .. 'L'étrangeté' disparaît pour laisser place à la 'familiarité'. Nous y perdrons peut-être un peu de passion et de désir, mais on y gagnera tendresse et complicité, de celles qui peuvent unir les membres d'une 'même famille' ". La guerre des sexes n'aura plus lieu.

Claudie de Rauglaudre,
Vendée

"Entre un mariage toujours polarisé socialement sur la reproduction et une perfection religieuse toujours présentée théologiquement en termes de séparation, une troisième voie, je ne dis pas moyenne mais supérieure, nous manque décidément. Voie EXIGEE par la transformation révolutionnaire dernièrement opérée dans notre pensée par la transposition de la notion d' "esprit". Esprit non plus de dématérialisation mais de synthèse. Non point fuite par retranchement mais conquête par sublimation des insondables puissances spirituelles encore dormantes sous l'attraction mutuelle des sexes".

Teilhard de Chardin,
"Le Féminin ou l'Unitif", 1950

EVE - LE CHEF D'ŒUVRE DE DIEU

Elisabeth GÖSSMANN (Hg.).-
Eva - Gottes Meisterwerk,
(Archiv für philosophie - und theologiegeschichtliche Frauenforschung ; Bd.2)
- München, iudicium, 1985.

Sous le titre provocateur "Eve - le chef-d'œuvre de Dieu" se cache un grand travail d'érudition : le deuxième volume d'une série qui documente la "Querelle des Femmes". Pourtant, le livre est également lisible par des non-érudit(e)s, grâce à une répartition judicieuse des informations. Qui veut avoir une idée d'ensemble lira avec profit les introductions : il/elle sera ensuite bien armé(e) pour se plonger dans les sources documentées. Qui veut tout savoir, pourra satisfaire sa curiosité dans des notes très fouillées. Et si l'on veut se mettre soi-même à la recherche, on trouvera dans les longues listes des "femmes savantes" dans l'histoire, avec parfois d' importantes notices biographiques, un bon point de départ. (D'ailleurs, le troisième volume qui vient de paraître - le "cabinet des femmes savantes" d'Eberti - est la réimpression complète d'un tel lexique.)

Elisabeth Gössmann suit le principe de ne pas favoriser les écrits des femmes, mais de documenter les ouvrages selon une proportionnalité historique : ici deux écrits de femmes pour huit écrits d'hommes. L'opinion des "amis des femmes" recouvre un vaste spectre qui va de l'admiration inconditionnée jusqu'à une tolérance quelque peu hautaine : Les femmes savantes sont utiles car elles sont les meilleures éducatrices et leur conversation est plus amusante ! Les deux écrivains-femmes sont assez différentes :

Lucretia Marinella (1571-1653) retourne avec beaucoup d'ingéniosité les "preuves" de l'infériorité des femmes pour prouver à son tour l'infériorité des hommes, tandis que

Dorothea Christiane Leporin, la première "Doctrix medicinae" (1754) examine "les causes qui empêchent le sexe féminin d'étudier" : en anticipant Simone de Beauvoir, elle démontre qu'il n'y a pas de déficiences "naturelles", mais seulement un manque d'habitude et d'occasion...

Anne Jensen
Tübingen

Nous venons de recevoir le 3e livre de cette auteure :

Elisabeth GÖSSMANN (Hg.).-
Johann Caspar Eberti, Eröffnetes Cabinet dess gelehrten Frauen-Zimmers, (Bd.3)

VERS L'AUTRE PAR DES FEMMES ET DES HOMMES

Le Supplément/Cerf, n° 157, juillet 1986, 149 p.

"Le Supplément a consacré son n° 157 à des questions féminines traitées par des femmes, à l'exception d'une chronique masculine. Son titre "Vers l'autre par des femmes et des hommes" un peu général et abstrait couvre de fait des marchandises diverses, comme en témoignent les rapides comptes rendus ci-dessous.

Christine PELLISTRANDI s'efforce, comme bien d'autres avant elle, de revaloriser le corps des femmes en montrant l'utilisation qu'en font les auteurs bibliques pour manifester la tendresse de Dieu pour son peuple.

Marie-Amélie LE BOURGEOIS retrace pour nous l'histoire de la clôture des religieuses et les résistances qui lui furent opposées de la part de certaines religieuses elles-mêmes, comme de la part de certains évêques. Elle découvre dans la façon de se situer "dans les murs" ou "hors les murs", deux images de Dieu, le Dieu solitaire du monothéisme et le Dieu trinitaire de Jésus-Christ auquel vont ses préférences. "Dieu aime-t-il les murs ?".

Judith ROCK nous initie à un curieux point d'histoire, les ballets jésuites dans les collèges aux XVIIe et XVIIIe siècles. Elle y voit l'un des exemples les plus poussés de rapports entre la religion et la danse. Les chemins du sacré passent aussi par le corps. Il n'est pas question ici directement du corps féminin puisque ces ballets étaient dansés uniquement par des jeunes gens.

Bernadette LORENZO-LESCOFFIT, à travers le concept jungien d'imago et plus précisément ici d'imago paternelle, retrace les itinéraires spirituels d'Alice JAMES, l'athée, et de Thérèse MARTIN, la mystique. Le déterminisme qui se dégage de ce type d'approche n'est pas totalement levé par l'issue que voit l'auteur dans la relation au Dieu Père qui seule ne bloque pas la symbolisation de l'être féminin.

Juliette HADDAD, dans un récit très vivant et très prenant, nous fait participer aux évolutions du rapport au corps des femmes, des hommes et des femmes musulmans. "Exode d'un corps de femme". En conclusion, elle se demande, en chrétienne qu'elle est, si, à travers cette évolution qui se combine à des changements structurels de société, il ne se dégage pas de nouvelles valeurs du couple, de l'enfant et de la personne, propres à devenir chemins de l'Esprit-Saint vers une reconnaissance et une acceptation par la religion musulmane du Christ, fils (enfant) de Dieu.

Francine DUMAS nous livre de façon un peu décousue ses réflexions à propos des mots : féminisme et féminité. Elle passe en revue divers stéréotypes : la femme sexe, la femme Nature, la femme mère, l'accouchement, le silence, la douceur, qui sont autant de blocages inconscients faussant les rapports hommes/femmes, en répartissant les rôles en fonction du sexe et non en fonction des dons et capacités des personnes.

Dans les chroniques, celle d'Herrade MEHL sur la condition des femmes pasteurs en France apporte des éléments très précis qui recoupent largement la question de l'admission des femmes au ministère ordonné dans l'Eglise catholique. les arguments et les éléments de la problématique sont résumés clairement et brièvement.

Jean-Marie AUBERT, dans sa chronique "Théologie féministe et parole d'Eglise", présente avec beaucoup d'habileté le développement de la théologie féministe comme une retombée du document de 1977 de la Congrégation pour la Défense de la Foi, refusant l'ordination des femmes. Je me demande ce que peuvent faire les femmes dont la revendication légitime est repoussée par des arguments, affinés certes par rapport aux précédents, mais demeurant néanmoins discutables et de surcroît présentés de façon "verrouillée" ? Elles investissent leurs compétences et leurs forces dans des domaines plus ouverts, et, de fait, elles y font un bon travail, bénéficiant à l'ensemble de l'Eglise. Néanmoins, en étant obligées de déplacer leur activité vers la théologie féministe, les femmes ne murmurent-elles pas "les raisins sont trop verts et bons pour les goujats" ?

En recensant le livre d'Elisabeth SCHUSSLER-FIORENZA : "En mémoire d'elle", essai de reconstruction des origines chrétiennes selon la théologie féministe (collection Cogitatio fidei, Cerf, 1986), Michèle MORGEN, elle-même exégète, se démarque du "féminisme américain" de l'auteure, tout en adoptant une "attitude favorable envers une démarche qui lui semble aujourd'hui justifiée et nécessaire". Il s'agissait pour l'auteure de prouver à travers l'exégèse du Nouveau Testament la patriarcalisation progressive d'une église primitivement plus ouverte aux femmes. Jouant la solidarité féminine, Michèle MORGEN tente de prévenir et d'aplanir les difficultés que les lecteurs pourraient éprouver à la lecture de l'ouvrage d'E. Schussler-Fiorenza, de sorte que les conclusions de cette dernière puissent "interpeller toute l'Eglise de Jésus-Christ".

L'ensemble de ce numéro a le mérite d'agiter une fois de plus la question des femmes. Dans la mesure où cette question dérange et tend à être passée sous silence, il est bon de la ressortir périodiquement. C'est fait ici de façon un peu disparate. La diversité des styles, des méthodes et des domaines explorés manifeste que nombre de ces prestations auraient pu prendre leur place sous d'autres étiquettes que celles des relations hommes/femmes. Sans renoncer à des numéros plus orientés sur cette question, il serait souhaitable d'introduire systématiquement cette problématique dans tous les domaines traités habituellement par la Revue Le Supplément. Cela contribuerait, me semble-t-il, à assainir cette problématique, en lui faisant perdre son caractère un peu marginal.

Le premier et le dernier articles qui encadrent le numéro portent tous deux sur les recherches bibliques des femmes sur elles-mêmes. Elles sont à la recherche de références. Sans nier l'intérêt de ce travail et son influence sur l'imaginaire collectif, mes préférences personnelles me portent plutôt vers ce qui éclaire l'avenir. En voici quelques exemples : l'histoire de la clôture fournit des modèles de comportement pour aujourd'hui, à travers l'évocation des résistances des femmes ou celles des évêques aux décrets pontificaux. Le passage des femmes musulmanes d'un contexte d'enfermement et de dépendance à un nouveau contexte relationnel laisse place à tous les espoirs. Enfin, je me plais à voir dans l'expérience d'un pastorat féminin une ligne prophétique propre, comme le dit l'auteure, "à faire brèche dans les cadres du passé, dans des structures et prérogatives ancestrales, pour marcher vers cet horizon bouleversant que les chrétiens appellent le Royaume de Dieu".

Alice Gombault

Signalons aussi l'hommage rendu par Jean-Marie AUBERT à Femmes et Hommes dans l'Eglise "dont l'action ne veut pas se limiter au problème de l'accession des femmes au sacerdoce". Déplorant la pauvreté de la théologie féministe en France, il ajoute : "Par contre c'est auprès de militantes infatigables, comme Marie-Thérèse van LUNEN CHENU, animatrice de "Femmes et Hommes dans l'Eglise" que l'on trouvera le sérieux des théologies féministes".

LECTURES LECTURES

Marie BALMARY, *Le sacrifice interdit*, Grasset.

La lecture de ce livre prend du temps et demande de l'attention, voire de la méditation. Mais quelle liberté en jaillit ! Des récits bibliques sur Adam, Noé, Abraham, que l'on croyait usés à force d'être commentés deviennent des sources inattendues de lumière et de réflexion.

D'où vient cette liberté, trouvée, communiquée par l'auteur ?

De sa passion.

Psychanalyste qui s'intéresse vraiment à ses clients, qui souffre avec eux, qui retrouve sans cesse les mêmes causes de malheur ; et que ces causes soient liées à une certaine utilisation de thèmes bibliques, cela l'interroge, avec force, avec passion.

"La méconnaissance des textes bibliques paraît tout de même surprenante de la part de psychanalystes, particulièrement avertis de l'importance des mots qui doivent être entendus dans la langue même de celui qui parle ou écrit" (p.34). "Le texte biblique m'apparut comme un texte censuré, recouvert, inconsciemment falsifié" aussi bien par les croyants que par les incroyants, par les psychanalystes que par les exégètes. "Nous lisions l'état de nos cœurs plutôt que les textes, ce qu'on nous avait dit plutôt que ce qui était écrit" (p.35).

Le changement de nom de Sarai en Sara paraît insignifiant dans les notes de toutes les Bibles que nous pouvons consulter. Cela indigne Marie Balmary : "Toutes les traductions courantes méritent un des plus graves reproches qu'on puisse faire à un traducteur-commentateur. Comment qualifier cet acte ? Recel de biens symboliques ? Sabotage de fondations spirituelles ? La vigueur de mes reproches ne saurait en rien être adoucie par des considérations sur les intentions de ceux qui ont fait ainsi disparaître le sens de si précieuses paroles" (p.165).

Que le Dieu de la Genèse soit toujours présenté comme "celui qui se réserve la connaissance", cela suscite aussi la colère, puis le travail de Marie Balmary. "Ce portrait du dieu pervers destiné à éloigner l'humain du divin, voici que l'on s'en sert maintenant comme portrait véritable" alors qu'il est, dans la Bible, le portrait que propose l'adversaire, le serpent ! (p.264). Elle a trop souvent constaté le mal que faisait aux hommes d'aujourd'hui, même s'ils n'ont jamais lu ces pages de la Bible, l'interprétation du texte biblique véhiculée de générations en générations dans la tradition chrétienne. Et elle a l'intuition qu'il ne faut pas pour autant rejeter le biblique comme pervers et nocif.

Alors, il faut se mettre au travail. Et la liberté de ce livre est le fruit d'un travail.

Comme un psychanalyste ne se permettrait pas d'interpréter un rêve s'il ne l'entend dans la langue que parle le rêveur, il me fallut acquérir les outils linguistiques nécessaires (hébreu et grec bibliques)" (p.16). Et cette connaissance affinée des langues du texte original donne au travail de Marie Balmary son sérieux et sa qualité. Elle fait de vraies découvertes et ces découvertes sont bouleversantes, libératrices. Le lecteur n'en bénéficiera que s'il se donne la peine d'un vrai travail de lecture (même s'il ne se réfère pas lui-même au texte original).

Voici trois exemples :

Le premier verset de la geste d'Abraham : "Va, quitte ton pays..." semble dire un simple déplacement géographique, si riche de sens soit celui-ci. Depuis des siècles, on traduisait "lekh lekha" par "va-t-en" ou "va donc". "Lorsque, encore débutante en hébreu, je commençais à déchiffrer ce texte, je découvris ce "Va pour toi", ou, aussi exactement, "Va vers toi" qui était alors enfoui, indevinable dans toutes les traductions que je connaissais, même grecques ou latines. Le lecteur imaginera sans peine l'effet produit sur une psychanalyste par cet appel divin à Abram" (p.123). "YHWH ne dit pas : viens vers moi. Ni même : monte vers moi. (...) YHWH est celui qui appelle l'homme vers l'homme" (p.124).

Le changement de nom de Saraï.

"Ce n'est pas un désordre organique qui rend Saraï stérile, mais une erreur symbolique : l'attribution d'un nom qui la lie d'un lien qu'elle ne peut trancher seule" (p.121). Saraï veut dire "ma princesse" ; son nom dit que toute princesse qu'elle soit, elle n'est pas à elle mais à celui qui la nomme, à son mari. Dieu change son nom et demande à Abraham de la nommer Sarah : "princesse".

"Pour devenir vraiment femme vis-à-vis d'Abraham, Sarah doit cesser d'être à lui". ABRAM (père élevé) est devenu Abraham (père d'une multitude). "Le mari de Sarah n'est pas un père élevé dont elle serait perpétuellement la princesse. Lui, il sera "père d'une multitude", et elle "princesse pour tous, non pour un seul" (p.172).

Le non-sacrifice d'Isaac.

La lecture habituelle conduit à ceci : "Dieu veut que l'homme soit obéissant jusqu'à la mort. Lecture tant juive que chrétienne puisque, sur le même modèle, l'histoire de Jésus est à son tour présentée" (p.215). C'est l'étude de ce texte célèbre entre tous qui donne son titre à l'ouvrage de Marie Balmary. Elle reprend ici la traduction de Chouraqui : "Va pour toi et monte le en montée". On retrouve la même expression que lors de son départ : "Un rappel lui est donc fait du jour où lui-même a été séparé de sa famille par la parole du divin". "Je fus très étonnée de voir qu'il n'y avait dans la demande du divin à Abraham, aucun mot qui veuille dire sacrifier, immoler, pas plus que le mot holocauste bien sûr. Je revisitai toutes les traductions à ma portée ; toutes avaient imprimé à ce texte une couleur sacrificielle dès les début, dans la parole même du dieu qui parlait à Abraham" (p.196). Ce qui doit être tranché, par le couteau, ce n'est pas le fils, mais une certaine relation entre le père et le fils. Il faut lire ces pages étonnantes de Marie Balmary. "Qu'Abraham pense à trancher 'fils' et découvre que le couteau passe sur 'mon', voilà le travail du dieu d'Israël, thérapeute" (p.216).

Ces découvertes auxquelles le lecteur est initié sont le fruit d'un long et patient travail. Pas seulement d'exégèse, mais d'écoute, d'attention, de méditation ; travail d'analyste ; travail spirituel. Quête de vérité, menée avec beaucoup d'autres.

La liberté de ce livre, de son auteur, est aussi le fruit d'un réel courage.

Les critiques de certains exégètes (ou disciples) de Freud (ou du texte biblique) sont parfois sévères, parfois indignées, jamais méchantes. Elles sont courageuses, car elles ne seront pas forcément bien reçues...

Marie Balmary ne cache pas son admiration pour Freud (pour ce grand courage d'homme qui vit et meurt sans consolation", et rappelle sans cesse tout ce que notre humanité lui doit. Cela ne lui fait pas, pour autant, "délaisser le lieu d'un dialogue avec sa pensée" (p.104). Depuis son premier livre (L'homme aux statues) où elle s'interrogeait, non sans audace, sur la personnalité du grand homme de Vienne, il lui semble que Freud lui-même est "devenu questionnable" (p.14). Et cela paraît sacrilège à maint psychanalyste ! Alors, telles pages de ce livre sur des textes bibliques, sur le manteau de Noë, par exemple, ne seront sans doute pas bien lues par des confrères. "Il y a des divans où le patient se sent dévoilé même s'il n'est pas vu, et des fauteuils pour face-à-face où il rencontre un regard mais ne se sent pas découvert..." (p.148).

Tel paragraphe, surtout s'il est lu trop vite, sera sans doute mal reçu par des commentateurs chrétiens, savants exégètes ou pieux prédicateurs. Car il n'est jamais agréable de découvrir tant de nouveaux points de vue sur un texte que l'on croyait connaître et sur lequel, depuis des siècles, l'on répétait les mêmes commentaires. Il est toujours difficile de se laisser étonner et conduire sur un lieu de nouvelle naissance.

Marie Balmary le sait. Et, modestement, tout au long de ces pages, elle raconte son itinéraire, ses découvertes, avec le courage libérateur de dire "je".

Xavier de Chalendar,
Paris

in : "Aujourd'hui des chrétiens"
76 rue de la Verrerie. Paris 4e

LECTURES LECTURES

REAGI - VOUS AVEZ REAGI - VOUS AVEZ REAGI

FHE FRANCE

Le n° 27 (p.21) invitait à réagir à l'article de Jean Guitton, Figaro XV du 8-9-1986. Plusieurs lectrices et lecteurs l'ont fait, ainsi que des amis. En voici quelques extraits. Nous publions l'intégralité d'une des réponses, moins pour enrichir l'arsenal des arguments contre J. Guitton et ses semblables que pour manifester le sérieux de la réflexion des groupes.

- J'ai souri à la lecture de votre article. Je ne me suis pas indignée, non, j'ai souri. Vous brandissez la Tradition, des "éléments immuables" "posés par le Christ". Suit un petit couplet sur la Sainte Vierge qui me semble peu fondé théologiquement. Marie "l'idée même du prêtre". N'en déplaise à Mr Bérulle, il me semble abusif d'associer l'idée de sacerdoce à la Ste Vierge ! C'est d'un autre ordre ! Marie était une vierge transparente à l'Esprit Saint, née sans cette inclination au mal qui nous accable tous, et elle a dit "oui", librement à la conception d'un enfant, que l'Esprit a fait mûrir en elle. Aucun rapport avec le sacerdoce : Il ne faudrait pas non plus se servir de Marie pour "compenser" notre condition dans l'Eglise ! Condition pas encore reconnue pleinement (comme dans la société). Ce n'est pas honnête .. et ne compense rien !

Je voudrais rayer les mots : supériorité, infériorité, égalité des sexes. Le problème est que soient reconnus les hommes autant que les femmes ! Avec leurs valeurs propres, intrinsèques.

Beaucoup de choses ont changé depuis la primitive Eglise : on se faisait baptiser pour les morts (on trouve cela ridicule chez les Mormons), et St Paul ne s'indignait pas à propos de l'esclavage : c'était "normal" à son époque. Maintenant, on est révolté à cette idée.

Vous voyez : tout change ! Que l'Esprit Saint nous garde tous de nous cramponner au passé. Paix et joie à vous.

Jeannine Janvier,
Le Mans

- Mon ami Jean Guitton me stupéfie avec sa double assertion finale . Sans qu'il l'ait, certainement, calculé, il fait insulte là et au "sacerdoce" et à la "féminité". C'est vous dire que je suis d'un avis radicalement opposé au sien.

Henri Guillemin

- ... Nommer prêtre une femme honorerait aujourd'hui l'Eglise, car elle témoignerait d'une Eglise qui épouse son temps ; une telle ouverture honorerait aussi les hommes, car elle témoignerait qu'ils ne gardent pas jalousement pour leur seule catégorie ce qui apparaît comme un privilège qui n'a que trop duré. Cela honorerait la féminité et cesserait de faire dévaluer la femme...

Paul Abela

- Je viens de prendre connaissance de votre article.

Femme ordinaire, sans prétention théologique, j'avoue tout de même avoir été scandalisée par la dernière phrase de cet article : "Une femme prêtre dévaluerait à la fois le sacerdoce et la féminité".

Cette affirmation pour le moins excessive m'a interpellée et je me permets de vous faire part des réflexions qu'elle m'a inspirées. (J'emploierai les termes "dévalorisation et dévaloriser", les termes "dévaluer et dévaluation" ayant, pour moi, une connotation monétaire !).

Donc la femme dévaloriserait le sacerdoce ! C'est pour le moins désobligeant et peu charitable vis-à-vis des ministres féminins ordonnés dans certaines confessions de rite protestant, voire de rite anglican (Etats-Unis, Canada). Oseriez-vous prétendre, sans aucune gêne, qu'une telle appréciation aurait pu s'appliquer à Thérèse d'Avila, à Thérèse de Lisieux, à Catherine de Sienne, pour ne citer que des femmes du passé que vous respectez, j'ose l'espérer.

Ne croyez vous pas, en revanche, que des hommes, du moins certains, ont

à diverses époques dévalorisé notre religion, surtout l'image du Dieu d'Amour ? Ce n'est pas à l'historien et au philosophe que vous êtes que j'apprendrai grand-chose sur ce plan : les guerres de religion d'hier et d'aujourd'hui, l'Inquisition ou l'intégrisme, les prébendes ecclésiastiques ont atteint durement le Seigneur dans "son" Eglise.

J'ajouterai enfin, pour reprendre une idée très répandue, que le verbe "dévaluer" que vous employez est, me semble-t-il, le fruit d'une réaction masculine quelque peu machiste. Ne dit-on pas que certaines professions "envahies" par les femmes ont été "dévaluées" aux yeux des hommes et donc délaissées par eux. J'ai entendu cela dans ma propre profession : il est vrai qu'il s'agissait d'hommes désormais d'une génération vieillie.

Que dire de la dévalorisation de la féminité ; j'avoue ne pas avoir compris, à moins que vous ne mettiez sous ce terme l'apparence extérieure agréable à l'œil (masculin ?), la gardienne du foyer comme dans l'Antiquité, ou encore la femme destinée à être mère, avec les aspects pervers ou impurs qui restent toujours dans la mémoire masculine !

Or la femme prêtre, mariée ou non, serait-elle moins digne qu'un pasteur marié ou un prêtre lié par un célibat difficile à vivre. Au contraire ne peut-on admettre qu'un ministre ordonné, homme ou femme, dont la vocation de service est généreuse, est aussi un être pécheur ; cette constatation suppose, pour l'un comme pour l'autre, une grande humilité et une grande confiance en la miséricorde divine.

Mais pour vous, il semble que la féminité trouve son expression dans la "splendeur inégalable de la Vierge Marie".

Excusez-moi, mais pour une femme ordinaire, vivant une vie ordinaire, je pense que le modèle de la Vierge Mère que fut Marie est irrecevable sous le seul angle de la féminité.

En revanche, je pose à mon tour une question. Qu'a été Marie ? celle qui a accepté d'être la Servante du Seigneur, celle qui a su dire "que Ta Volonté soit faite". C'est en cela qu'elle est un modèle pour la femme chrétienne comme pour l'homme chrétien. Si nous n'acceptons pas Marie, servante du Seigneur, à la fois comme Mère de Dieu et médiatrice entre l'humanité (homme et femme) et Lui, alors notre foi est mutilée.

C'est pour moi beaucoup plus simple et plus vrai que de qualifier Marie "l'idée du prêtre". Là encore, et je m'en excuse, je n'ai pas compris cette expression pour le moins abstraite.

De toutes façons, si je vous écris, ce n'est pas en raison d'une quelconque frustration personnelle. Je suis une chrétienne ordinaire, vivant la "vocation" à laquelle elle a été appelée par le Seigneur.

Car c'est Lui seul qui compte, vous savez. "Son" Eglise, avec cette dualité homme-femme mal acceptée, qui persiste à travers toutes les ambiguïtés, tous les abus de pouvoir de la hiérarchie, toutes les injustices, cette Eglise-là est en contradiction avec son propre comportement.

Rappelez-vous le message transmis à la Samaritaine à l'étonnement choqué des apôtres ; rappelez-vous la leçon donnée à Simon sur l'accueil par l'intermédiaire de la pécheresse au parfum ; rappelez-vous la première apparition du Ressuscité à Madeleine, se heurtant à l'incrédulité des apôtres ; rappelez-vous le rôle joué par les femmes dans la formation des premières communautés ecclésiales dans leurs demeures ; rappelez-vous enfin qui était au pied de la Croix, hormis l'apôtre Jean, le seul à avoir osé se compromettre.

Inutile de parler du rôle irremplaçable des femmes d'aujourd'hui, pour cause de carence de vocations de prêtre : transmission de la foi, animation liturgique, présence aux malades, rôles très secondaires sans doute, qui ne préparent nullement à la prêtrise, même pas au diaconat !

Tout cela est bien long - je m'en excuse - et ne vous convaincra pas.

Comme femme ordinaire, mais aussi solidaire de ses semblables, je vous demande seulement de défendre votre thèse - enracinée dans une tradition attribuée au Seigneur Jésus-Christ -, sans pour autant choquer ou peiner ces femmes. Car en définitive vous semblez les juger indignes du sacerdoce parce qu'en rupture avec leur "spécificité".

Christiane Cousin-Cauty,
Orléans

PRESSE : Prix décernés par le bulletin FHE n°28

PRIX ORANGE

Bravo à L'EQUIPE
(journal sportif - France)
du 23 octobre 1986

INTERDIT D'INTERDIRE. — *La Fédération française des sports de glace va devoir revoir l'article 7 de son règlement. En effet, le club de hockey de Strasbourg avait exclu il y a un an une jeune joueuse de quatorze ans, s'appuyant sur le texte : « Toutes les compétitions officielles sont interdites aux personnes de sexe féminin »... « Les équipes mixtes sont interdites ». Le Conseil d'Etat vient d'annuler cet article 7 du règlement de la FFSG, n'en déplaise aux misogynes !*

PRIX CITRON

Il a osé le dire,
dans FRANCE CATHOLIQUE
du 12 septembre 1986.
Mgr. Jacques Jullien :

Quand la femme perd son identité, elle fait perdre aux hommes la leur

Le malheur n'est-il pas qu'aujourd'hui, franchissant une porte, on ne sait pas très bien dans quoi on entre? Ni même ce que l'homme et la femme sont l'un pour l'autre?

C'est vrai, et j'ai fait état de cette situation dans l'un de mes livres (1). La Vierge Marie est au fond l'antithèse de cette situation, et même la quintessence de son modèle-repoussoir, puisque Marie est Vierge et mère, et qu'on ne veut pas donner de sens à la virginité, ni à la maternité. Mais à partir du moment où une femme refuse de se situer vis-à-vis de la virginité et de la maternité, qui est-elle? Et comme elle ne veut pas être située non plus vis-à-vis de l'homme, elle ne sait plus qui elle est. Perdant son identité, elle fait perdre aux hommes la leur, et c'est probablement pourquoi l'homosexualité revient en force.

an est l'autre d'Elisabeth Badinter. Eve, le chef d'oeuvre de Dieu. Le Su
fice interdit. Belgique. Vers. Femmes et hommes partenaires, un atout majeu
e urgence. Synode 1987. France. Les femmes veulent être là où le pouvoir s'
ge de la cohérence. Burkina Faso. Le sacrifice interdit. Femmes et hommes p
ions. Le travail du théologien dans le monde latino américain. Catholiques
s vers la délivrance. "Compartiment pour dames". Echos de Magliaso, Europe.
'un est l'autre d'Elisabeth Badinter. Eve, le chef d'oeuvre de Dieu. Le Su
fice interdit. Femmes et hommes partenaires, un atout majeur. Parole partag
987. France. Les femmes veulent être là où le pouvoir s'exerce. Revue Notre
e. Femmes et hommes partenaires, un atout majeur. Parole partagée, parole r
ions. Le travail du théologien dans le monde latino américain. Catholiques
s vers la délivrance. "Compartiment pour dames". Echos de Magliaso, Europe.
'un est l'autre d'Elisabeth Badinter. Eve, le chef d'oeuvre de Dieu. Le Su
être là où le pouvoir s'exerce. Revue Notre-Dame, Québec. Ministre africair
ions. Le travail du théologien dans le monde latino américain. Catholiques
s vers la délivrance. "Compartiment pour dames". Echos de Magliaso, Europe.
'un est l'autre d'Elisabeth Badinter. Eve, le chef d'oeuvre de Dieu. Le Su
res, un atout majeur. Parole partagée, parole relayée. Femmes et hommes par
où le pouvoir s'exerce. Revue Notre-Dame, Québec. Ministre africaine et dév
ions. Le travail du théologien dans le monde latino américain. Catholiques
Faso. Pas à pas vers la délivrance. "Compartiment pour dames". Echos de Mag
ce et Foi. L'un est l'autre d'Elisabeth Badinter. Eve, le chef d'oeuvre de
t hommes partenaires, un atout majeur. Parole partagée, parole relayée. Fem
es veulent être là où le pouvoir s'exerce. Revue Notre-Dame, Québec. Minist
ions. Le travail du théologien dans le monde latino américain. Catholiques
s vers la délivrance. "Compartiment pour dames". Echos de Magliaso, Europe.
'un est l'autre d'Elisabeth Badinter. Eve, le chef d'oeuvre de Dieu. Le Su
es veulent être là où le pouvoir s'exerce. Femmes et hommes partenaires, un
t hommes partenaires, un atout majeur. Parole partagée, parole relayée. Fem
es veulent être là où le pouvoir s'exerce. Revue Notre-Dame, Québec. Minist
majeur. Ministre africaine et développement. Le sacrifice interdit. e. Rel
Incroyance et Foi. Petit pas vers le Synode .. des laïcs. Femmes et hommes
s partenaires, un défi, une urgence. Synode 1987. France. Les femmes veuler
e et développement. Le courage de la cohérence. Le Supplément. Vers l'autre
ions. Le travail du théologien dans le monde latino américain. Catholiques
s vers la délivrance. "Compartiment pour dames". Echos de Magliaso, Europe.
'un est l'autre d'Elisabeth Badinter. Eve, le chef d'oeuvre de Dieu. Le Su
res, un atout majeur. Parole partagée, parole relayée. Femmes et hommes par
où le pouvoir s'exerce. Revue Notre-Dame, Québec. Ministre africaine et dév
ions. Le travail du théologien dans le monde latino américain. Catholiques
majeur. Echos de Magliaso. Pas à pas vers la délivrance. "Compartiment pou
de Flandre. Service Incroyance et Foi. L'un est l'autre d'Elisabeth Badint
t des hommes. Femmes et hommes partenaires, un atout majeur. Parole partagé
Parole partagée. Synode 1987. France. Les femmes veulent être là où le pou
. Flandre. Femmes et hommes partenaires, un atout majeur. Parole partagée,
987. France. Les femmes veulent être là où le pouvoir s'exerce. Revue Notre
t hommes partenaires.La cohérence. Femmes et hommes partenaires, un atout m
ions. Le travail du théologien dans le monde latino américain. un défi, un
. Revue Notre-Dame, Québec. Ministre africaine et développement. Le courag
ions. Le travail du théologien dans le monde latino américain. Catholiques
s vers la délivrance. "Compartiment pour dames". Echos de Magliaso, Europe